LE JALOUX,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES;

Par M. ROCHON DE CHABANNES:

Repréſentée, pour la première fois, ſur le Théâtre de la Nation, le 11 mars 1784, &, le 16 du même mois, à la Cour.

Prix 30 ſols.

Bibliothèque Nationale NAPOLI

Perrin.

A PARIS,
Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,
& autres Libraires qui vendent des Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AU ROI
DE SUEDE.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de profiter de la circonſtance la plus glorieuſe de ma vie. Quand tous les Théâtres de notre Capi-

tale, & notamment le Théâtre François, vous préſentoient à l'envi leurs Pièces anciennes & nouvelles, ambitionnant en ſecret l'ineſtimable prix de votre ſuffrage, je n'oſois prendre la liberté de vous offrir *le Jaloux*. Il touchoit à votre arrivée à ſa dernière Repréſentation, & j'avois peu d'eſpoir qu'elle pût piquer la curioſité de VOTRE MAJESTÉ; Elle a daigné cependant l'honorer de ſa préſence, on m'a dit même de ſon approbation. Alors ma modeſtie m'a tout-à-coup abandonné, & j'ai recherché, SIRE, l'honneur de vous dédier ma Pièce. Je connoiſſois, avec toute l'Europe, un Souverain plein de ſageſſe, de juſtice, & de fermeté, qui avoit ſu reprendre tous les droits de la Couronne, pour les conſacrer au bonheur

de ſon peuple, & rétablir la vigueur de ſon Empire ; le Deſtructeur du fanatiſme, & l'Apôtre de la tolérance ; le Philoſophe laiſſant au Ciel le ſoin de juger les hommes, & ne leur ordonnant que de vivre en paix ; le Protecteur éclairé des Arts, qui ſervent toujours à illuſtrer le plus beau Règne : mais je ne connoiſſois pas le Souverain aimable, ſachant rapprocher, par ſon affabilité, l'intervalle immenſe qui ſépare l'homme des Rois de la terre. Je n'oublierai jamais, l'accueil plein de bonté que je reçus de VOTRE MAJESTÉ. Vous voulûtes bien me parler de mes plus légères productions, me dire que vous aviez vu avec plaiſir le *Seigneur Bienfaiſant* ; & ce dernier trait de bonté, SIRE, étoit encore un trait

de caractère qui vous peignoit tout entier. Le Bienfaiteur de tout un Royaume devoit s'intéreſſer au *Seigneur Bienfaiſant*. C'étoit la foible eſquiſſe des tableaux d'humanité & de bienfaiſance que votre Règne laiſſera à la poſtérité.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéiſſant
Serviteur,
ROCHON DE CHABANNES.

LE JALOUX,

COMÉDIE.

Je n'ai qu'un avis à donner aux Directeurs de nos Spectacles de Province, s'ils veulent jouer le Jaloux ; *c'eſt de prendre garde à la diſtribution du Rôle de la Comteſſe. Ce Rôle ne doit appartenir à aucun emploi, mais à la femme qui réunira plus de moyens pour paroître avantageuſement en jeune homme aimable, & faire une ſorte d'illuſion par une taille avantageuſe, de la grace & de l'aiſance dans le maintien.*

PERSONNAGES.

LE BARON. *M. Deſeſſarts.*

LA MARQUISE, ſa Nièce. *Mlle Contat.*

LE CHEVALIER. *M. Molé.*

LA COMTESSE, en Amazone à ſon entrée au ſecond Acte, & en Dragon aux trois derniers Actes. *Mlle Raucourt.*

VALSAIN, parent de la Marquiſe. *M. Fleuri.*

MARTHON, Femme-de-chambre de la Marquiſe. *Mlle Fanier.*

PASQUIN, Valet du Chevalier. *M. d'Azincourt.*

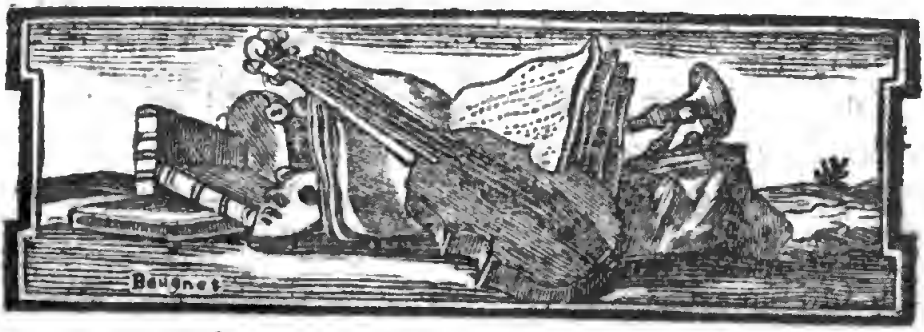
Quelques Domeſtiques, perſonnages muets.

La Scène eſt au Château du Baron.

Il faut quatre Décorations différentes ; un premier Sallon, pour les deux premiers Actes ; un ſecond Sallon ou Boudoir de la Marquiſe, pour le troiſième Acte ; un Cabinet de toilette au quatrième Acte. Tous ces appartemens doivent être garnis de meubles ; mais il n'eſt pas eſſentiel, en changeant de Décoration, de changer de meubles, excepté au quatrième Acte, où il faut une toilette magnifique, un petit ſecrétaire, un bureau, quelques chaiſes & fauteuils nouveaux. Le cinquième Acte doit repréſenter un Jardin.

J'ai oublié de marquer la poſition théâtrale des deux premiers Acteurs. Acte premier, Scène première. Au lever de la Toile, la Soubrette doit paroître aſſiſe, & s'entretenant familièrement avec Paſquin ; celui-ci un peu de côté lui parle appuyé ſur le dos de ſa chaiſe ; Marthon un moment après ſe leve, & ils continuent leur converſation debout.

LE



LE JALOUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

LE Chevalier jaloux, quelle prévention!
C'eſt un homme charmant & plein d'attention:
Rien n'échappe à ſes ſoins, à ſa délicateſſe.
Au lever de Madame, il s'attache à ſes pas,
Et juſqu'à ſon coucher il ne la quitte pas;
Mais c'eſt pour l'obliger & la ſervir ſans ceſſe:
Et, jugeant tout cela d'un eſprit bienveillant,
Moi, je ne vois en lui, malgré la médiſance,
Qu'un homme officieux, & non pas ſurveillant,
A qui l'on doit de la reconnoiſſance.

MARTHON.

De cette dette-là je crois qu'il nous diſpenſe.

Tu jettes ſur ton maître un œil aſſez diſtrait :
En le regardant mieux, je frémis du portrait,
Pour nous, pour ma maîtreſſe, & ſur-tout pour toi-même,
De ſes accès d'humeur ſans ceſſe le plaſtron ;
Car un maudit jaloux, dans ſa fureur extrême,
Fait un enfer de ſa maiſon.

PASQUIN.

A qui donc le dis-tu ! Tiens, vois-tu bien, ma chère,
Il n'eſt pas de métier, il n'eſt pas de galère,
Qui ne ſoit préférable à mon état préſent.
Notre amant a d'abord changé de caractère ;
Et, d'un homme enjoué, ſans ſouci, bienfaiſant,
Qu'il étoit autrefois, quand j'ai pris ſa caſaque,
Il eſt devenu noir, triſte, hypocondriaque,
Se tourmentant ſans ceſſe, & tourmentant autrui ;
Et l'on ne ſauroit vivre en repos avec lui.

MARTHON.

Ses plus anciens amis, comme ſes connoiſſances,
Ne ſont pas à l'abri de ſes extravagances.
Il ne diſtingue rien, âge, ſexe, ni rangs :
Les uns ſont confidens, les autres ſont amans ;
Et contre ſon repos tous ourdiſſent des trames.
Sur maîtres & valets ſans ceſſe il a les yeux.
Madame parle-t-elle à l'une de ſes femmes,
C'eſt le diſcret agent d'un commerce amoureux.
Ecrit-elle un billet, ſa frayeur eſt mortelle ;
C'eſt un billet d'amour que trace l'infidèle.
Chante-t-elle un couplet, il eſt pour un amant ;
C'eſt un adroit aveu qu'elle fait en chantant.
Un geſte indifférent, que perſonne n'obſerve,
Pour le tromper en face eſt un ſigne en réſerve.

Que ſais-je ! Son ſilence eſt un crime ſecret ;
C'eſt un recueillement dont un autre eſt l'objet.
Enfin ſes actions lui ſont toutes ſuſpectes ;
Celles qu'il craint le plus ſont les plus circonſpectes ;
Et l'accueil de Madame, ou froid ou gracieux,
Alarme également ſon eſprit ombrageux.

PASQUIN.

Voilà certainement un homme inſupportable.
Mais laiſſons le jaloux, & voyons l'homme aimable.
Il eſt ſage en ſes mœurs, modeſte en ſon maintien,
Et ſon eſprit a de quoi plaire.
Après le mal, j'en dois dire le bien,
En dépit de l'habit & de mon caractère.
Il contemple Madame avec timidité,
De l'air dont on contemple une divinité ;
Il la croit, de ſens-froid, auſſi ſage que belle :
Mais quand il trouve un rival ſur ſes pas,
(Et tout ce qui la voit doit ſoupirer pour elle)
Il ne connoît plus rien que la crainte mortelle
De ſe voir enlever ſon cœur & ſes appas :
Du reſte complaiſant, tendre, vif & fidèle,
Il ne ſait que la voir, l'entendre, l'admirer,
Sentir, penſer par elle, & même reſpirer.
Dans la ſociété la plus intéreſſante,
C'eſt un homme iſolé, quand Madame eſt abſente ;
Mais ſon front s'éclaircit, mais ſon ame renaît,
Mais il poſſède tout, quand Madame paraît.
Son cœur, quand elle parle, eſt errant ſur ſa bouche,
Il marche ſur ſes pas, il ſuit ſes mouvemens,
Il vole entre ſes doigts quand elle ôte ſes gants,
Et porte envie à tout ce qu'elle touche.

Ne lui demandez pas ce qu'on dit, ce qu'on fait,
Ni qui vient, ni qui ſort : Madame parle, penſe,
Travaille, ne fait rien, badine, chante, danſe,
Eſt aſſiſe ou debout ; voilà tout ce qu'il ſait.
Ah, cet enivrement, ces ſoins, cette réſerve,
Tout cela, mon enfant, avec plaiſir s'obſerve ;
Et femme, honnête au moins, dans ce ſiècle pervers,
Où tous nos jeunes gens ſont remplis de travers,
Qui ſe voit de la ſorte adorée, encenſée,
A bientôt, par ma foi, la tête renverſée !

MARTHON.

Oui, oui, je ſais qu'il plaît comme ami, comme amant,
Que c'eſt même en amour un modèle charmant.
Mais s'il a ſu toucher par ſa rare conſtance,
Il aigrit tous les jours par ſon extravagance ;
Et j'oſe me flatter, du train dont il y va,
Que ſon règne ennuyeux avant peu finira.
Mais, mais ma confiance eſt-elle bien placée ?

PASQUIN.

D'un doute injurieux ma franchiſe eſt bleſſée.
Fais-moi chaſſer d'ici, retourner à Paris,
Renouer connoiſſance avec mes vieux amis.
L'air du hameau ne vaut rien pour mon âge.
Mais quand mes intérêts ne ſeroient pas les tiens,
Ma conduite avec toi, la marche que je tiens,
Devroient de ton eſprit écarter tout nuage.
Suis-je à m'apercevoir des tours que tu lui fais,
Des faux avis que tu lui donnes !

MARTHON.

Paix !

PASQUIN.

Des papiers chiffonnés que, pour te faire rire,
Adroitement tu ſèmes ſur ſes pas,
Et dont nous faiſons tant de cas,
Que nous cédons toujours au plaiſir de les lire!
Et cependant qui, plus diſcret que moi...!

MARTHON.

Oui, depuis quelque tems tu nous ſers avec zèle;
Mais tu n'as pas été toujours auſſi fidèle,
Et j'ai ſouvent eu lieu de me plaindre de toi.
Quand ton foible te prend pour ton jaloux de maître,
Tu vendrois tout le monde à beaux deniers comptans.

PASQUIN.

Vieille foibleſſe, anciens égaremens!...
Et tu m'as fait enfin connoître
Que c'étoit pour ſon bien que tu le deſſervois;
Et j'ai cru ſenſément ce que tu me prouvois.

MARTHON.

J'ai tort, & je te rends toute ma confiance.
J'ai celle de ton maître.

PASQUIN.

Il la place fort bien.

MARTHON.

Je l'ai bien méritée; un peu de patience.
D'abord pour le ſervir je n'ai ménagé rien;
Parce que je penſois que ma jeune maîtreſſe.
Ne pouvoit reſter veuve encor dans ſon printèms,
Et que ton Chevalier, par ſa délicateſſe,
Me ſembloit préférable à tous ſes concurrens:

Mais ſes vivacités, ſa bouillante jeuneſſe,
M'ont fait changer de ſentimens,
Sans changer toutefois, & le tout par adreſſe,
De marche & de conduite avec nos deux amans.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

LE CHEVALIER.

(De la couliſſe.)

PASQUIN, holà, Paſquin!

MARTHON.

Notre jaloux t'appelle,
Et d'un ton élevé qui m'alarme pour toi.

(Ils ſe ſéparent.)

PASQUIN.

(Courant à ſon Maître, & s'arrêtant en le voyant.)

Je cours le rejoindre...

LE CHEVALIER.

Eh, pourquoi
Se diſperſer quand je paroi?

PASQUIN.

Vous m'appeliez, & plein de zèle

J'accourois...

LE CHEVALIER, *à Marthon.*

Et toi?

MARTHON.

Moi?

LE CHEVALIER.

Toi.

MARTHON.

Je partois auſſi,
Pour ne pas reſter ſeule.

LE CHEVALIER.

Ah, je conçois ceci!
Au ſurplus, je me ris de tes mauvais offices,
Ou te diſpenſe enfin de tes loyaux ſervices.
Amis, comme ennemis, tout m'eſt indifférent
Auprès de ta fauſſe maitreſſe;
Et je la quitte en ce moment,
Bien dégagé de ma foibleſſe.
Tu peux de mon départ l'aſſurer de ce pas.

MARTHON.

Je m'en garderai bien; vous ne partirez pas.

LE CHEVALIER.

Je ne partirai pas!

MARTHON.

Pourriez-vous vous réſoudre
A nous quitter un ſeul inſtant!
Si vous partiez comme le vent,
Votre retour ſeroit auſſi prompt que la foudre.

LE CHEVALIER.

Non, non, plus de foibleſſe: & d'ailleurs, ſans détour,
J'obéis à l'ingrate en quittant ce ſéjour.

Elle vient à l'inſtant de me faire une ſcène
Que je n'oublierois pas quand je vivrois cent ans.
L'amour à ſa toilette avec tranſport m'amène,
Et voici dès l'abord ſes propos obligeans :
» Floridor, Marſin & Thémine,
» Viennent de s'éloigner, en diſant hautement,
» Que c'étoit votre humeur inégale & chagrine
» Qui les faiſoit partir ainſi ſubitement.
» Je vous avouerai donc, Monſieur, que leur abſence
» Ne me fait pas moins de chagrin
» Que votre éternelle préſence ;
» Et vous m'obligeriez de ſuivre leur chemin. «
» Auſſi, plus poli qu'eux, puiſqu'il faut vous le dire,
» Je viens prendre congé de vous,
» (Lui répliqué-je) & me retire,
» Edifié d'un traitement ſi doux. «
» Bon voyage. « A ces mots, tout mon dépit éclate ;
Je lui donne les noms de parjure & d'ingrate.
Mais on n'eſt point en reſte ; &, loin de m'arrêter
En changeant de langage, on ſonge à m'irriter,
En m'accablant, avec une mémoire
Et des traits offenſans qu'on aura peine à croire,
Des récits détaillés, aggravés méchamment,
De mille petits torts que l'on n'a qu'en aimant.
Le reſte eſt oublié... Tu juges de ma rage.
Ma mémoire, à ſon tour, fait auſſi des efforts ;
En répliquant je me ſoulage ;
Et nous nous rappelons fidelement nos torts.

MARTHON.

Bon, ce ſont-là des aſſauts de franchiſe
Qui reſſerrent les nœuds de la ſociété !

LE CHEVALIER.

Valſain, que je croyois à Paris arrété...

PASQUIN.

Voilà du neuf.

LE CHEVALIER.

Arrive au fort de cette criſe.
Madame prend d'abord un air d'aménité.
Le fat, qui me ſalue & me voit agité,
N'en eſt pas inquiet, & vole à la Marquiſe.
On l'invite avec grace à s'aſſeoir près de ſoi;
On lui laiſſe une main à lui ſeul préſentée;
Madame eſt obéie, embraſſée, exaltée,
Admirée, encenſée, & le tout devant moi,
Devant moi tout tremblant, & l'ame conſternée,
Appuyé comme un ſot devant la cheminée,
Dans un ſilence morne, un ſtupide embarras,
Ne ſachant où poſer mes jambes ni mes bras.
La patience à la fin m'abandonne;
Je pars, en renverſant, briſant tout ſous mes pas...
Et tu veux que mon cœur ſotement lui pardonne!

PASQUIN.

Après ſa porcelaine & ſes meubles à bas,
Madame ſeule a tort, & la querelle eſt bonne.

LE CHEVALIER.

Tu vois, Marthon, tu vois très-clairement,
Que c'eſt à ce Valſain que l'on me ſacrifie.

MARTHON.

Cela n'eſt pas douteux; ſon ton léger, charmant...

LE CHEVALIER.

Ne tiendra pas, je te le certifie,
Contre mon déſeſpoir & mon reſſentiment.

MARTHON.

Oubliez-vous déja que vous montez en chaiſe,
Que vos adieux ſont faits?

LE CHEVALIER,

(Etonné de la réflexion de Marthon.)

Non, je demeurerai,

(Avec ironie & méfiance.)

Si vous le trouvez bon.

MARTHON.

Ah, Monſieur, à votre aiſe,
Partez ou demeurez!

LE CHEVALIER.

Et je m'éclaircirai.
Ils ſeroient trop heureux, ſi je quittois la place.

MARTHON.

Cela s'appelleroit fuir devant l'ennemi.
Point de quartier; courage, & volte-face;
Chaſſez, diſperſez tout, & reſtez ſeul ici.

LE CHEVALIER.

Oui, je ne nierai pas l'excès de ma foibleſſe;
Mais tout mon crime vient d'aimer trop ta maitreſſe.

PASQUIN.

Aimez-la moins, Monſieur, & vous l'aimerez mieux.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VALSAIN, *au fond du Théâtre.*

LE CHEVALIER, *à Paſquin.*

TAIS-TOI, Valſain entre en ces lieux.
(*A Marthon.*)
Laiſſe-nous : ſers-moi bien, & ta fortune eſt faite.

(*Valſain, aperçu d'abord des couliſſes, s'avance lentement, & reſte même un peu au fond du Théâtre.*)

MARTHON.

(*A part, après avoir fait la révérence au Chevalier.*)
J'y compte beaucoup plus, en ne te ſervant pas.

(*Elle va pour ſortir, & paſſe devant Valſain.*)

LE CHEVALIER, *à Paſquin.*

Et toi, ne quitte pas l'incertaine ſoubrette;
De Marthon, de Valſain, obſerve tous les pas.

(*A part, & laiſſant ſon Valet qui ſe retire.*)

Qui ſait ſi ce n'eſt pas une intrigue ſecrette,
Qui, du ſein des plaiſirs les plus tumultueux,
Le ramène en cette retraite !

(*Valſain fait à Marthon qui ſort un petit ſalut d'amitié, que le Chevalier aperçoit en ſe retournant.*)

LE CHEVALIER, *à part.*

Bon, de l'intelligence & des ſignes entre eux !

(*Remarquant encore que Pasquin, en sortant, salue Valsain, & que celui-ci fait à l'autre un signe de tête.*)

(*A part.*)

Et même à mon valet un coup d'œil gracieux,
Que le faquin...! Ah, sans doute le traître
Entre dans leurs projets pour desservir son maître!

(VALSAIN, *s'avance tout-à-fait.*)

SCÈNE IV.

VALSAIN, LE CHEVALIER.

VALSAIN.

A Qui donc en as-tu? D'où vient ce sombre accueil?
J'arrive, & te voilà d'abord mélancolique,
Distrait avec les gens, froidement laconique,
Et m'honorant sur-tout d'un farouche coup d'œil!

LE CHEVALIER.

Je puis avoir des torts, Monsieur; mais je m'explique.
J'adore la Marquise, & j'aspire à sa main.

VALSAIN.

Eh bien, adore-la, songe même à l'hymen;
Et nous, nous l'aimerons; car tout cela s'arrange!

LE CHEVALIER.

Non pas sur ce pied-là.

VALSAIN.

Mais quelle humeur étrange!
Quoi, je ne puis aimer ma parente!

LE CHEVALIER.

(*Vivement & avec ſentiment.*)

Ah, Valſain,
Vous devez l'adorer! On lui réſiſte en vain:
Mais vous avez un rival redoutable.

VALSAIN.

J'en ai cent mille, Chevalier,
Remplis pour ma couſine aimable
D'un ſentiment trop beau pour le nier,
Mais qui vivent entr'eux d'un ton, d'une harmonie,
Qui fait plaiſir à voir.

LE CHEVALIER.

Point de froide ironie.
Pour moi, je n'aime aucun de mes rivaux.

VALSAIN.

Bon, ce ſont aujourd'hui les meilleurs gens du monde!
Ce ne ſont plus ces preux, courans par monts, par vaux,
Chevaliers de la table ronde,
Occiſant, pourfendant, dans leur férocité,
Tous ceux qui convoitoient leurs triſtes Damoiſelles;
Ce ſont amans légers, & pleins d'aménité,
Suivant le ton du ſiècle & celui de leurs belles,
Qui reſpirent l'encens que l'on brûle pour elles,
Et ne les cachent pas à la ſociété.
Veux-tu qu'une maitreſſe, une épouſe chérie,
Soit faite exprès uniquement pour toi,
Et qu'elle doive, en te donnant ſa foi,
Fermer l'oreille à la galanterie?
Que deviendroit-on dans la vie,
Si chacun excluſivement

Prétendoit s'emparer d'une femme jolie !
Trop de gens ſouffriroient de cet arrangement.
Les femmes, Chevalier, ſeroient des beautés fades,
Sans le projet de plaire & de charmer :
Les hommes, ſans l'amour, qui ſeul fait les former,
Seroient encore plus mauſſades.
Le ſoin de plaire anime, embellit tous les traits,
Donne à l'eſprit de la délicateſſe,
Polit les mœurs, adoucit leur rudeſſe,
Et dans le monde entier diſtingue les Français.

LE CHEVALIER.

Il n'eſt pas queſtion, dans mon humeur jalouſe,
D'enlever à vos yeux une amante, une épouſe,
De la ſouſtraire à vos propos flatteurs
(Qui ne font toutefois que corrompre les mœurs) :
Mais, ſi votre parente m'aime,
Et daigne faire mon bonheur,
Je ne veux aimer qu'elle, en être aimé de même,
Seul, exactement ſeul, entendez-vous, Monſieur !

VALSAIN.

Fort bien ; & vous ferez un couple très-aimable,
Si la Marquiſe adopte un ſyſtême ſemblable.

LE CHEVALIER.

Mais nous vivrons pour nous, & nous vivrons heureux,
Malgré l'opinion des autres :
Et vos plaiſirs bruyans & ſcandaleux
Ne vaudront pas la paix, la pureté des nôtres.
Mais concluons, pour ſortir d'embarras :
Êtes-vous mon rival ?

VALSAIN.

Non, je n'épouſe pas.

LE CHEVALIER.

Vous aimez ?

VALSAIN.

Quelquefois. La demande eſt preſſante.
Mais il faudroit connoître, avant tout ce fracas,
Quels ſont les ſentimens, les vœux de ma parente;
Savoir, avant de tuer vos rivaux,
Si l'on vous aime & ſi l'on vous préfère:
Autrement ce ſeroit faire une folle guerre,
Entreprendre ſans fruit de dangereux travaux;
Et la prudence veut que la dame prononce.
En attendant, voici ma fidèle réponſe
A tes bizarres queſtions.
Je ris de ton humeur & de ta jalouſie;
Mais je ne mettrai de ma vie
Aucun obſtacle à tes prétentions.
Je t'avouerai bien plus, pour t'ôter tout ombrage,
Que je reſpecte fort la femme qui t'engage,
Mais que ſes charmes, ſa beauté,
N'effleureront jamais ma liberté.

LE CHEVALIER.

A d'autres! Ce ſont-là des propos très-honnêtes
Qu'en ſe trompant ſe tiennent des rivaux.
Les ſots en ſont la dupe.

VALSAIN.

Et les mauvaiſes têtes
Se font toujours de chimériques maux.

LE CHEVALIER.

Quoi, ſérieuſement, votre ame inacceſſible...?

VALSAIN.

Oui.

LE CHEVALIER.

(*Charmé de ne pas trouver en lui de rival.*)

Je reſpire... & je reſte étonné.

VALSAIN.

Eh, de quoi?

LE CHEVALIER.

D'un triomphe auſſi déterminé.
Mais cette indifférence eſt-elle bien poſſible?

VALSAIN.

Nos goûts & nos humeurs ne ſont pas aſſortis.

LE CHEVALIER.

(*Commençant à prendre de l'humeur.*)

Mais ne l'avouez pas, Monſieur, pour votre gloire;
Elle doit ſubjuguer les cœurs & les eſprits.

VALSAIN, *d'un air libre & aiſé.*

Et je remporte la victoire.

LE CHEVALIER.

Elle eſt ſi raiſonnable!

VALSAIN.

Un peu trop, entre nous:
Et je hais la raiſon.

LE CHEVALIER.

Ma foi, tant-pis pour vous!

Mais

Mais c'eſt la beauté même !

VALSAIN.

Elle eſt incomparable
A tes yeux.

LE CHEVALIER.

On ne peut la voir ſans l'adorer.

VALSAIN.

Avec tes yeux : pour moi, c'eſt une femme aimable,
Que mon cœur ne ſait qu'honorer.

LE CHEVALIER, *à part, & avec humeur.*

Le fat !...Quand tous les cœurs lui rendent leur hommage...
Je ne ſais qui me tient...

VALSAIN.

Ses mœurs ſont de cent ans ;
C'eſt une pruderie, une raiſon ſauvage,
Qui doivent effrayer de jeunes courtiſans.

LE CHEVALIER, *avec dépit.*

Sans doute.

VALSAIN.

Elle a des traits ; mais rien ne les varie.
Son eſprit eſt ſenſé ; mais eſt-il amuſant !

LE CHEVALIER,

(*Toujours redoublant d'humeur juſqu'à la fin de la Scène.*)

Monſieur !...

VALSAIN.

Elle a pourtant des accès de folie :
Elle rit quelquefois, mais d'un rire indécent :

Et de quoi? D'un bon mot du ſiècle précédent;
Jamais d'une épigramme, ou d'un trait d'ironie:
Et voilà, Chevalier, voilà très-poliment
Ce qu'on appelle bonhommie.

LE CHEVALIER.

Monſieur!...

VALSAIN.

Tout ce qui plaît aux femmes de vingt ans,
Spectacles, jeux, ſoupers, plaiſirs vifs & bruyans,
Grand état de maiſon, chevaux, dettes, amans,
Tout cela l'excède & l'ennuie.
Vous ne ſauriez l'engager à veiller;
A minuit elle bâille & vous fait tous bâiller,
Et ce petit concert chaſſe la compagnie.

LE CHEVALIER.

Monſieur!...

VALSAIN.

Voilà de quel œil, en honneur,
Je vois le fier objet de ta jalouſe humeur.
Es-tu content?

LE CHEVALIER.

C'eſt trop de perſifflage,
(*Avec la dernière vivacité.*)
Et mon cœur eſt bleſſé de cet indigne outrage.

VALSAIN, *avec la plus grande ſurpriſe.*

Comment!...

LE CHEVALIER.

Ne l'aimez pas, Monſieur ; à vous permis ;
Mais ſachez l'honorer devant ſes vrais amis :
Ou je ne réponds pas...

VALSAIN.

Ah, ma foi, pour te plaire,
Apprends-moi déſormais ce qui me reſte à faire !
Là, veux-tu que je l'aime, ou bien ne l'aime pas ?

SCÈNE V.

LE BARON, VALSAIN, LE CHEVALIER.

LE BARON.

(*A Valſain, ſaluant le Chevalier.*)

J'APPRENDS ton arrivée, & je double le pas
Pour t'embraſſer. C'eſt ma nièce elle-même
Qui vient de m'annoncer ton retour en ces lieux.
(*Ils s'embraſſent.*)

LE CHEVALIER, *à part.*

Il eſt d'une importance extrême ;
Tout eſt en l'air pour cet homme odieux.

VALSAIN.

Baron, ah, s'il vous plaît, point de cérémonie !

LE BARON.

Je n'en fais pas, tu le ſais ; mais, ma foi,
La joie & les plaiſirs ſont toujours avec toi,
Et je me plais en bonne compagnie.

LE CHEVALIER, *s'eſquivant.*

Tâchons, pendant qu'ils ſont enſemble à babiller,
De joindre la Marquiſe, afin de débrouiller
Pour qui l'on me maltraite & l'on me congédie.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, VALSAIN.

LE BARON,

(*Ne voyant pas encore que le Chevalier eſt parti.*)

TU viens à propos aujourd'hui,
Il faut, Valſain, que je l'avoue,
Pour m'empêcher de trépaſſer d'ennui
Avec ce triſte amant qui fait toujours la moue.

(*S'apercevant du départ du Chevalier.*)

Bon, jouis-tu déja de ſon inimitié?
Il eſt parti ſans dire gare.

VALSAIN.

C'eſt un perſonnage bizarre,
Et dont il faut avoir pitié.

LE BARON.

Ah, je n'ai point d'indulgence auſſi rare,
Quand on me fait ſécher ſur pied!

VALSAIN.

Faites-lui grace: allez, je le défie
De nous ennuyer en ce jour.
Je vous amène ici renfort de compagnie,
Et qui nous diſtraira de tout ce fol amour.

C'eſt un rival ſans conſéquence,
Que le Jaloux verra ſans trouble & ſans effroi ;
La Comteſſe de Valleroi,
Qui prétend avec vous renouer connoiſſance.

LE BARON.

Nous nous connoiſſons peu, ne nous convenons pas.

VALSAIN.

C'eſt pourtant, cher Baron, une femme adorable,
Une chaſſeuſe infatigable,
Qui marchera bravement ſur vos pas.
Nous nous ſommes trouvés en grande compagnie
Chez un de vos voiſins, le Marquis de Luſſé ;
Nous avons beaucoup ri, chanté, danſé, chaſſé.
J'ai dit à ma franche étourdie
Que je venois chez vous : elle, ſans balancer,
(Et regretant beaucoup de ne pouvoir me ſuivre)
De me charger de l'annoncer.
Si vous voulez que je vous en délivre,
Je rebrouſſe chemin.

LE BARON.

Non, non, n'en faites rien ;
Je prétends vous garder... Je la recevrai bien.
Je ſais que ſa coquetterie,
Travers de ſon eſprit, n'altère pas ſes mœurs ;
Mais le monde, Valſain, eſt rempli de cenſeurs,
Etalant, affichant leur fauſſe pruderie ;
Et l'on a toujours tort d'armer la calomnie.

VALSAIN.

Comment, pour s'habiller en homme!

LE BARON.

Mon ami,
Je ne ſuis pas frondeur & du ſexe ennemi :
Mais ce goût va ſouvent bien plus loin qu'on ne penſe ;
On veut avoir nos airs, notre ton, notre aiſance :
Voilà, dans ce ſexe charmant,
Qui perd de ſa candeur ſous notre habillement,
Où le ridicule commence.

VALSAIN.

Je vous répondrai, moi, qu'une jeune beauté,
Pour ſon plaiſir & ſa commodité,
Peut s'habiller en homme ; & la métamorphoſe
Eſt par trop de mon goût, ma foi, pour que j'en gloſe.
Un cavalier femelle eſt toujours ſi joli !
D'ailleurs, Baron, obſervez bien ceci.
La Comteſſe élevée avec des militaires,
Veuve, ſœur d'officier, & ſouvent dans ſes terres,
Où nos rapides chars ne vont pas comme ici,
Aura pris cet uſage, aſſez commode & leſte,
Afin d'accompagner ſon frère & ſon mari ;
Et cette raiſon-là doit l'excuſer de reſte.

LE BARON.

Vous la défendez en ami.
Allons voir la Marquiſe ; & ſur notre Comteſſe
Tâchons de prévenir ſon auſtère ſageſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE,

(*Entrant, poursuivie par le Chevalier.*)

NON, laissez-moi; vos soins sont superflus,
Et mon cœur éclairé ne vous écoute plus:
C'est assez essuyer outrage sur outrage.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, VALSAIN. (*Ce dernier entre avec fracas.*)

LE CHEVALIER.

O CIEL, Valsain! Quel contre-tems! J'enrage.

LA MARQUISE,

(*Ironiquement au Chevalier.*)

Il vient très à propos, & nous pouvons fort bien
Remettre à d'autres tems un si doux entretien.

LE CHEVALIER, *bruſquement.*

Je ſors.

VALSAIN, *arrêtant le Chevalier.*

Non, non, demeure, arrête.
Tu ne gênes perſonne.

LE CHEVALIER,

(*Avec un rire amer & forcé.*)

Ah! c'eſt trop de bonté!...

VALSAIN,

(*A la Marquiſe & au Chevalier.*)

Si par hazard je ſuis un trouble-fête,
Parlez.

LA MARQUISE.

Êtes-vous fou!

VALSAIN.

Chaſſez-moi: liberté!

(*Pendant toute cette Scène, le Chevalier, diſtrait, embarraſſé, a l'air d'un homme ſur les épines; la Marquiſe n'eſt pas plus à ſon aiſe, & tâche de prendre un air libre & aiſé; Valſain fait ſon profit de tout.*)

LA MARQUISE.

Non, non; je vous retiens pour la journée entière.

LE CHEVALIER, *à part.*

Pour la vie, ah, perfide!

VALSAIN,

(*A la Marquiſe, en lui baiſant la main, ce qui fait crever de dépit le Chevalier.*)

Ah, c'eſt trop de faveur!

(*Ironiquement.*)

Et je profiterai, ma foi, de très-grand cœur
De cette grace (*A part.*) ſingulière.

LA MARQUISE,

(*Saiſiſſant la parole, pour dérouter les regards de Valſain; & couvrir les humeurs du Chevalier, affectant même un air gai.*)

Et vous m'entretiendrez, pour me remercier,
De l'objet enchanteur...

VALSAIN.

Oh bon, quelle folie!
Devant une femme jolie
L'éloge de toute autre eſt un trait d'écolier.

LA MARQUISE,

(*Toujours mêmes motifs, tâchant de fixer l'attention de Valſain.*)

Diſtinguez mieux les gens. On dit qu'elle eſt charmante,
Vive, enjouée, aimant l'éclat, le bruit,
Et beaucoup mieux ſous votre habit
Que ſous le nôtre.

VALSAIN.

Ah, vous êtes méchante!

LA MARQUISE.

Le Baron me l'a peinte à l'inſtant ſous ces traits.
Eh quoi, vous rougiſſez!

VALSAIN.

Je ne rougis jamais.

LA MARQUISE.

Vous n'en êtes plus là... Mais, Valſain, votre belle
Complètement en ces lieux s'ennuiera.

VALSAIN.

Repoſez-vous entièrement ſur elle:
Avant ce tems ma belle partira.

LA MARQUISE.

Mais ne craignez-vous pas qu'ici l'on vous l'enlève?
Tenez, le Chevalier...

LE CHEVALIER,

(D'un air embarrassé, comme un homme qui ne s'attend pas qu'on va lui adresser la parole.)

Quoi, Madame?

LA MARQUISE, *à Valsain.*

Il y rêve.

(Au Chevalier.)

Que cet air ennuyé vous rend bien ennuyeux!

VALSAIN, *à part.*

L'état où je les vois est vraiment trop risible!
(Haut.)
Mais je m'enfuis; je suis un homme horrible;
Je joue à notre ami, peut-être à tous les deux,
Si je devine bien, un tour vraiment affreux:
Mais c'est sa faute aussi, c'est la vôtre de même:
On parle aux gens tout naturellement,
On leur dit: Partez donc, vous voyez bien qu'on s'aime;
Et l'on n'est pas tout je ne sais comment:
Que diantre, on a du monde, & l'on n'est pas étrange;
On sait vivre, on se prête, & tout enfin s'arrange!

LA MARQUISE, *avec dignité & humeur.*

Mais savez-vous, Valsain, que je me fâcherai!

VALSAIN, *s'enfuyant.*

Ah, ne vous fâchez pas, car je demeurerai.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE reſpire à la fin.

LA MARQUISE.

Moi, je ſuis furieuſe.

LE CHEVALIER, *jouant l'étonné.*

Qui vous met en courroux?

LA MARQUISE.

Votre humeur odieuſe.

LE CHEVALIER.

Je n'ai rien dit.

LA MARQUISE.

Non; mais vos yeux,
Votre maintien, votre air atrabilaire,
N'ont que trop averti...

LE CHEVALIER.

C'eſt aſſez de ſe taire;
Faut-il encore ſourire aux ennuyeux?

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur, oui, ſans doute; avec un ſoin extrême
Il faut que l'on ménage une femme qu'on aime,
Qu'on ne l'expoſe point, par des écarts fréquens,
Aux propos indiſcrets des ſots & des méchans.

Eh, d'où vient, s'il vous plaît, votre air ſombre & ſauvage,
A l'aſpect de Valſain arrivé de ce jour ?
Eſt-ce encore un amant dont je reçois l'hommage ?
Non, je dois m'applaudir de votre rare amour ;
Tant de délicateſſe eſt vraiment reſpectable,
Et doit déterminer une femme eſtimable
A vous donner & ſa main & ſon cœur.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Bon, courage! Armez-vous de dépit, de froideur,
Inſultez à l'amour le plus pur, le plus tendre,
Fermez les yeux, ne veuillez rien entendre ;
Et juſtifiez-vous, par des prétextes vains,
De vos mépris pour moi, de tous vos fiers dédains.
Valſain m'étourdiſſoit avec ſon perſiflage ;
Et j'ai bien pu, je crois, las de ce perſonnage,
Par des diſtractions témoigner mon ennui.

LA MARQUISE.

Non pas en ma préſence, & non pas devant lui.
Eh, voilà donc mon eſclavage,
Les ſcènes de dépit & les ſcènes d'humeur
Que j'eſſuierois dans mon ménage,
Si j'avois le bonheur d'être unie à Monſieur!

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si vous étiez ma femme, ah, pouvez-vous, cruelle,
Douter un ſeul inſtant des ſoins d'un cœur fidèle!
Vous ſeriez ma divinité ;
Vos ordres, vos deſirs, tout ſeroit reſpecté ;
Et dans une extaſe éternelle
Je jouirois de ma félicité.
Comparez-vous le ſort d'un époux ſans alarmes,
Jouiſſant du bonheur de poſſéder vos charmes,

A celui d'un amant plein de trouble & d'ennui,
Qui voit juſqu'à l'eſpoir s'envoler loin de lui;
Qui même tous les jours, à chaque inſtant, Madame,
Se perd auprès de vous par l'excès de ſa flamme!
Tout ce que vous valez & le peu que je vaux,
M'inſpirent malgré moi de la mélancolie:
Je ne ſaurois vous voir de tout point accomplie,
Sans redouter mille rivaux;
Et vous éprouveriez la même jalouſie,
Si j'avois en partage aſſez de qualités
Pour inſpirer à vos ſens agités
La même paſſion dont mon ame eſt remplie.
Epouſez-moi, Marquiſe; & vous verrez ſoudain
Un homme tout changé d'humeur, de caractère,
Ne vous offrant jamais qu'un viſage ſerein,
Où ſera peint le deſir de vous plaire,
Et le calme touchant d'un bonheur bien certain:
Et ce grand changement, qui ſera votre ouvrage,
Si vous me jugez bien, n'eſt pas un vain préſage.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, Monſieur, & ne me trompez pas.
Avez-vous juſqu'ici pu douter de ma flamme;
N'ai-je pas employé, pour raſſurer votre ame,
Les ſoins les plus marqués & les plus délicats!
Et cependant, depuis l'aveu pénible
Qu'à ma tendreſſe arracha votre amour,
Ai-je joui d'un ſeul inſtant paiſible!
Votre humeur inquiette éclate chaque jour;
Chaque inſtant fait éclorre une ſcène nouvelle,
Et chaque emportement naît d'une bagatelle.
Soyez jaloux, & même avec fureur,

De qui n'a que l'orgueil d'être votre maitreſſe :
Son égarement, ſa foibleſſe,
Ne ſauroient vous promettre un ſolide bonheur.
Mais ſachez honorer la femme tendre, honnête,
Qui ne veut écouter que les vœux d'un époux :
Oui, de ces femmes-là, de leur digne conquête,
Monſieur, on eſt certain, & l'on n'eſt point jaloux ;
Vous conſervez toujours le cœur qu'elles vous donnent,
Et même en méritant qu'elles vous abandonnent.
Mais vous n'êtes pas fait, par vos ſens emporté,
Pour juger de ces différences ;
Et votre cœur, ardent ſans volupté,
Ne connoît de l'amour que les extravagances.

LE CHEVALIER, *attendri.*

Oui, je ſens tous mes torts, & vous m'ouvrez les yeux :
Le cœur d'une femme eſtimable
Eſt le plus beau préſent des cieux.
Mais mon inquiétude eſt peut-être excuſable :
Ce n'eſt pas un ſoupçon contre la bonne-foi,
Indigne également & de vous & de moi ;
C'eſt une défiance, un ſouci pardonnable.
Je n'imagine pas que vous me trahiſſez ;
Mais je me dis, ſon cœur ne m'aime pas aſſez ;
Et dans le doute qui m'accable,
Je ne ſuis que ſenſible en vous ſemblant coupable.
Ah, que n'éprouvez-vous ce prompt ſaiſiſſement,
Ces langueurs, ces ennuis, ces tranſports, ce délire,
A l'aſpect, au départ, au retour d'un amant,
Cet abandon de tout pour un ſeul ſentiment,
Auquel un foible cœur peut à peine ſuffire ;

Vous me pardonneriez ces mouvemens jaloux !
Tout m'eſt indifférent au monde, excepté vous.
Quand mes yeux ont en vain cherché votre préſence,
Je ſuis dans un déſert au ſein d'un peuple immenſe.
Le ſolitaire aſyle où je vous aperçoi,
Des biens de l'univers eſt enrichi pour moi :
Et ne préſumez pas que mon cœur exagère ;
Tous mes goûts, mes plaiſirs, ſont ici concentrés.
L'élément où je vis, l'air qui m'eſt néceſſaire
Eſt celui que vous reſpirez.
Ah, combien un ſouris l'épure,
Et même à mes regards embellit la nature !

LA MARQUISE, *émue.*

Eh, peut-on en penſant, en s'exprimant ainſi,
Agir près d'une femme en mortel ennemi !...

(*Le regardant avec tendreſſe.*)

Et quand elle aime à croire à votre amour pour elle,
Pourquoi douter du ſien & de ſon cœur fidèle !

LE CHEVALIER.

L'ai-je bien entendu ce reproche flatteur !
Quoi, malgré tous mes torts, j'ai toujours votre cœur !

LA MARQUISE.

Laiſſez-moi : je rougis de mon peu de courage ;
Je voudrois vous haïr, je le devrois du moins ;
Mais je prends d'inutiles ſoins,
Et toujours malgré moi la pitié me rengage.
Ah, je maudis l'inſtant où je vous ai connu !

LE CHEVALIER.

C'eſt un moment que j'enviſage
Avec un œil moins prévenu.
Mes peines, mes tourmens, mes craintes, mes ſouffrances,
Ce ſont encor de douces ſouvenances,
Dont mon cœur ſenſible eſt jaloux.

(*Vivement.*)

Ah, ſi différemment nous aimons l'un & l'autre,
Puis-je avec mon amour être content de vous!
Mon feu...

LA MARQUISE,

(*L'arrêtant, tendrement & en ſoupirant.*)

Le mien pourra durer plus que le vôtre,
Et ſurvivre à l'eſpoir de vous appartenir.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ô ciel!

LA MARQUISE, *tout-à-fait en larmes.*

Hélas, dans cet aſyle,
Libre, & n'entrevoyant qu'un heureux avenir,
Je menois une vie agréable & tranquille!
Nul ſouci ne troubloit la paix de mon printems;
Et maintenant en proie aux plus vives alarmes,
Mécontente de moi, de l'amour, des amans...

LE CHEVALIER,

(*Troublé, chagrin, impatienté de ſes larmes, avec douleur & vivacité.*)

Vous ſoupirez, vous répandez des larmes!

LA

LA MARQUISE,

(*Tendrement & triſtement émue.*)

Ne prévoyant que des maux, des tourmens...

LE CHEVALIER,

(*Avec la dernière vivacité & ſenſibilité.*)

Et ces maux, ces tourmens, c'eſt moi, c'eſt ma tendreſſe
Qui vous les feroit ſupporter!...
Ah, ſi cruellement pouvez-vous bien traiter
Un cœur plein de délicateſſe!
Tournez, tournez ſur moi des yeux moins effrayés;
Mais, par pitié, ſi je vous intéreſſe,
Ne me les montrez pas dans les larmes noyés.
Excuſez, oubliez, & que ma main efface
Juſqu'à la plus légère trace
Des pleurs que je vous ai coutés,
Et qui portent la mort dans mes ſens attriſtés!
Oui, que mon repentir vous touche & vous appaiſe!
C'eſt un ſpectacle affreux que votre accablement.
Ah, combien une larme pèſe
Sur le ſein agité d'un trop coupable amant,
Quand c'eſt lui qui la fait verſer à ce qu'il aime!

SCÈNE IV.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE BARON,
(Surprenant ſa Nièce en larmes.)

JE viens voir ſi Valſain t'a prévenu lui-même
Que la Comteſſe... Eh mais, quel accueil ſérieux!
Comment, je vois des pleurs qui coulent de tes yeux!
Qu'as-tu?

LA MARQUISE, *troublée.*
Moi!

LE BARON.
Toi.

LA MARQUISE.
Mais rien.

LE BARON.
Le moyen de t'en croire!
Tu ne ſaurois pleurer pour rien.

LA MARQUISE,
(Toujours troublée, & ne ſachant que dire.)

C'eſt que... le Chevalier...

LE BARON.
Ah, je m'en doutois bien!

LA MARQUISE.

Me racontoit une hiſtoire...

LE BARON, *ironiquement.*

Une hiſtoire!

LA MARQUISE.

Oui, ſi touchante, en vérité,
Qu'elle excitoit ma ſenſibilité.

LE BARON, *malicieuſement.*

Oui, je crois qu'il l'exerce avec aſſez d'empire.
Mais ſûrement Monſieur n'eſt pas au bout;
Et prudemment je me retire,
Pour ne pas interrompre un récit de ton goût.

(*Au Chevalier.*)

Vous pouvez achever votre hiſtoire touchante;
Moi, je vais ordonner une chaſſe brillante
Pour demain. La Comteſſe aime ces fêtes-là;
Et la mienne, entre nous, ma foi, la ſurprendra.

(*Il ſort.*)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

QUEL procédé touchant! Ah, que viens-je d'entendre!
Quoi, dans le tems qu'à votre inimitié,
A vos reſſentimens, un Jaloux doit s'attendre,
Vous daignez prendre à lui l'intérêt le plus tendre,
Et par vous-même il eſt juſtifié!
Ah, ce trait de bonté me pénètre & m'éclaire,
Me fait ſentir l'horreur de mes ſoupçons jaloux!
Je les abjure à vos genoux,
Et, dans mon repentir ſincère,
Je vous préſente enfin un cœur digne de vous.

(*Il ſe jette à ſes pieds; elle le regarde avec tendreſſe, l'invite de la main à ſe lever; il ſe leve, & pourſuit avec vivacité.*)

C'en eſt fait, que Valſain & tout le voiſinage,
Et la Ville & la Cour vous rendent leur hommage;
Raſſuré par vous ſeule, & non préſomptueux,
Je verrai leurs projets ſans trouble & ſans colère,
Et ne m'efforcerai de l'emporter ſur eux,
Qu'en redoublant de zèle & de ſoins pour vous plaire.

LA MARQUISE.
(*D'un ton radouci & d'un air riant.*)

Pour regagner mon cœur c'eſt un plan excellent;
Mais de vous en ſervir vous n'aurez pas l'adreſſe;

Et vous ſaurez m'aider à vaincre un ſentiment
Qui, depuis vos excès, n'eſt plus qu'une foibleſſe.

LE CHEVALIER,

(*Avec vivacité, tranſporté de joie & d'amour, en jeune homme impétueux.*)

Non, non, Marquiſe, non, ne croyez pas cela :
Votre procédé me tranſporte ;
Il chaſſe, il diſſipe, il emporte
Toute ma jalouſie, & me plonge déja
(*Du ton de la douce joie & de la ſécurité.*)
Dans une douce ivreſſe, un calme plein de charmes ;
Qui ne peut être bien rendu :
C'eſt le bonheur, ſans trouble & ſans alarmes,
Sur notre globe deſcendu.
(*Avec vivacité & enfantillage.*)
Voyons, examinons, réglons, je vous ſupplie,
De quel ton nous vivrons enſemble déſormais,
Pour ne pas altérer la paix
Qui parmi nous vient d'être rétablie.

LA MARQUISE, *avec ſentiment.*

Ah, Chevalier...!

LE CHEVALIER.

Non, tranchez hardiment :
Je me ſoumets à tout, & d'un eſprit content.

LA MARQUISE.

Eh bien, j'exige donc de votre obéiſſance,
Qu'enfin vous m'accordiez un peu de confiance,
Que vous ne rôdiez pas ſans ceſſe autour de moi ;
Que vous voyiez ſans trouble & ſans effroi
Les amis du Baron, & de plus les miens même,

Que vous leur permettiez de me faire la cour,
D'être polis, galans, de me parler d'amour.

LE CHEVALIER.

D'amour!

LA MARQUISE, *riant.*

Oui : voulez-vous empêcher que l'on m'aime!
Voilà de mes gens repentans!

LE CHEVALIER, *riant.*

Oh, vous rirez ſans doute à leurs dépens!

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, cela n'eſt pas honnête;
Je veux les écouter, je veux leur faire fête,
Sourire à leurs propos, folâtrer avec eux.
Vous nous laiſſerez ſeuls quelquefois par prudence.

LE CHEVALIER.

Seuls!

LA MARQUISE.

Seuls : ou bien, d'un air franc & joyeux,
Vous recevrez leur confidence,
Quand ils réclameront vos ſoins officieux.

LE CHEVALIER.

Ah, pour le coup...!

LA MARQUISE.

Point d'humeur; je le veux.

LE CHEVALIER.

Compoſons ſur ce point, Marquiſe.
Que l'on m'admette en tiers, & je rirai de tout.

LA MARQUISE.

Belle grace, & rare entremiſe!
Quand ils le permettront, ſoit : mais point de ſurpriſe;
Et je dois les ſervir au moins ſuivant leur goût.

Eh, fiez-vous, Chevalier, à ma flamme!
Ce qu'ils vous cacheront, vous le ſaurez de moi.
Les confidences d'une femme
Sont les garans les plus doux de ſa foi.

LE CHEVALIER.

Ah, vous êtes charmante, & je n'ai plus d'ombrage!

LA MARQUISE.

Juſqu'au premier moment! Il faut aimer Valſain,
Ou du moins lui montrer un plus riant viſage.

LE CHEVALIER.

Ah, Valſain eſt bien fat!

LA MARQUISE, *riant.*

Et lui permettre enfin
Toute explication ſur ſa grave parente.

LE CHEVALIER.

Comment!

LA MARQUISE.

Il m'a conté cette ſcène charmante,
Où, vivement ému de mes foibles appas,
Vous vouliez qu'on m'aimât & qu'on ne m'aimât pas:
Et ce récit, contre ſa vaine attente,
Ne vous a pas fait tort dans mon cœur attendri.

LE CHEVALIER.

Puiſqu'il me ſert ſi bien, ce ſera mon ami,
Et je veux l'embraſſer en le voyant paroître.

LA MARQUISE.

De vos tranſports ſachez vous rendre maître:
Valſain eſt fin, & croiroit ce retour
L'ouvrage d'un pardon accordé par l'amour.

LE CHEVALIER.

Oui: rien de ſi facile en effet à connoître.

Qu'un amant fortuné, rempli de ſon bonheur:
Tous ſes traits ſont empreints de l'état de ſon cœur;
C'eſt un éclat qui l'environne,
Une gaité qu'on ne voit à perſonne;
Il marche ſur des fleurs, il reſpire un air pur;
Pour lui toujours le ciel eſt tranquille & d'azur;
Ses inclinations ſont douces, bienfaiſantes,
Ses plaiſirs ſimples, innocens;
Tous les jours lui ſemblent charmans,
Toutes les fêtes raviſſantes,
Toutes les ſaiſons des printems:
Et ces enchantemens ſont votre heureux ouvrage:
Il ne lui faut ni rang, ni faveur, ni tréſor;
L'amour comble ſes vœux, de tout le dédommage,
Et la ſaiſon d'aimer, eſt pour lui l'âge d'or.

LA MARQUISE.

Eh voilà, Chevalier, de la délicateſſe,
Comme l'on gagne & conſerve les cœurs!...
Et ſi je verſe en ce moment des pleurs,
Ce ſont des pleurs de joie & de tendreſſe.
Voyez le charme intéreſſant
Que répand ſur nous deux cet entretien touchant!
Goûte-t-on ces plaiſirs à ſe bouder ſans ceſſe!

LE CHEVALIER.

Je ſuis dans une joie, un tranſport, une ivreſſe...

LA MARQUISE.

Voilà de ces momens à n'oublier jamais.

LE CHEVALIER.

Ah! je ne romprai pas ce beau traité de paix!

LA MARQUISE, *riant.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *riant auſſi.*

Ni moi.

SCÈNE VI.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE BARON,

(D'abord ſans rien remarquer.)

NI moi... Quoi, je vous embarraſſe!

(Les examinant & marquant ſon étonnement par un jeu muet :)

La ſcène tout-à-coup a bien changé de face!
Il te fait à préſent quelque conte joyeux,
Sans doute?

LA MARQUISE,

(Honteuſe, & ſe contraignant avec peine.)

Oui, mon cher oncle.

LE BARON.

Eh bien, cela vaut mieux!

LE CHEVALIER.

Non, entre nous plus de débats fâcheux:
Et je n'aſpire auſſi qu'au bonheur de vous plaire.

LE BARON.

C'eſt le moindre de vos ſoucis.

LE CHEVALIER.

J'en ferai déſormais ma principale affaire.

LE BARON.

Je vous rends grace. (*Bas.*) Ah, quels tons radoucis!
(*A la Marquiſe.*)
Eh mais, voilà qui n'eſt pas ordinaire!
Accueil riant, propos adulateur...
Ma foi, qu'as-tu donc fait, réponds-moi ſans myſtère,
Pour le mettre en ſi bonne humeur?...
Et lui-même comment, par quel heureux empire,
Te fait-il tour-à-tour faire pleurer & rire?
Voilà, ſur ma parole, un dangereux conteur,
Et bien maître à la fois de l'oreille & du cœur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARTHON.

MARTHON, *annonçant.*

MADAME la Comteſſe.

LE BARON.

Allons au-devant d'elle.

LA MARQUISE.

Allons; on a piqué ma curioſité.

MARTHON.

C'eſt fort bien dit, ſi ſa vivacité
Ne déroute pas votre zèle:

Elle prétendoit voir les fermes, la maiſon,
Le parc, les bois de Monſieur le Baron,
Avant d'entrer ici.

LE BARON.

Flatteuſe impatience!
Mais on a, pour bien voir, beſoin de ma préſence.
Je vais la recevoir & lui donner la main.

(*Il ſort, & la Marquiſe le ſuit.*)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, MARTHON.

LE CHEVALIER.

QUEL étourdi que ce Valſain!
Certainement cette folle Comteſſe
Ne ſauroit convenir en rien à ta maîtreſſe.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON, DOMESTIQUES *de la Comteſſe.*

MARTHON.

PAIX, la voici.

LA COMTESSE, *en Amazone.*
(*Avançant vers le Chevalier.*)

Pardon; nous entrons ſans façon.

(*A Marthon.*)

Où donc eſt la Marquiſe ainſi que le Baron?

MARTHON.

Eh mais, ils ſont allés vous chercher l'un & l'autre.
Par la porte d'entrée!

VALSAIN.

Et n'ont pu nous trouver...

LA COMTESSE.

Mais c'eſt leur faute, & ce n'eſt pas la nôtre:
Par celle du jardin nous venons d'arriver.

(*Au Chevalier & à Marthon.*)

Nous avons tout franchi d'une courſe légère,
Haie & foſſés, charmilles & boſquet,
Et nous avons dans le parterre
Planté nos chevaux au piquet.

MARTHON.

Vous flattez-vous que ce pillage
Soit du goût du Baron ?

LA COMTESSE.

Oui, oui ;
Et j'en prétends rire avec lui :
Il faut bien qu'il ſe prête à tout ce badinage.
(*Montrant le Chevalier.*)
Valſain, quel eſt cet homme-ci ?
Il eſt jeune, bien fait.

VALSAIN, *à la Comteſſe.*

Il vous remarque auſſi.
C'eſt le Chevalier de Belgarde.

LA COMTESSE.

Il paroît plein d'eſprit.

VALSAIN.

Parce qu'il vous regarde ;
Car il n'a point parlé.

LA COMTESSE.

Cela ſe voit d'abord.

VALSAIN.

Oui, d'un premier coup d'œil.

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Ou je me trompe fort,
Ou mon aſpect, mon ton, mes airs, tout vous étonne.

LE CHEVALIER, *déconcerté.*

Madame, en vérité...

LA COMTESSE.

Bon, je vous le pardonne !
C'eſt ma prétention. (*A part.*) Il eſt embarraſſé.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE,

(Voulant retenir le Baron, qui paroît furieux.)

MODÉREZ-VOUS.

LE BARON.

Moi, que je me modère!

VALSAIN, *à la Comteſſe.*

Ah, voici le Baron! Il paroît courroucé.

LA COMTESSE.

Tant mieux!

LE BARON,

(A la Marquiſe; mais de manière qu'il eſt entendu de la Comteſſe.)

Que diantre, a-t-on jamais placé
Chevaux, meute, piqueurs, au milieu d'un parterre!
On auroit de l'humeur avec moins de raiſon.
(A la Comteſſe.)
Madame, ah, c'eſt donc vous...!

LA COMTESSE.

C'eſt moi-même, Baron.

LE BARON,

(Etourdi d'abord du ton de la Comteſſe.)

Vos gens, à votre inſu, je penſe...?

LA COMTESSE.

Non; ils ont imité ma vive impatience:

Mais, s'il vous plaît, ne vous emportez pas.
Si mes chiens, mes chevaux, mes gens, tout ce fracas
Vous déplaît dans le parc, soit, sans cérémonie,
Faites passer ce train à l'écurie.

LE BARON.

Ma foi, j'ai commencé par-là.

LA COMTESSE.

C'est fort bien fait à vous : laissons donc tout cela.
(*Faisant la révérence à la Marquise, & continuant de parler au Baron.*)
A ce qu'il me paroît, Madame est votre nièce?
(*A la Marquise.*)
Est-ce que vous souffrez cette humeur au Baron?

LA MARQUISE, *gracieusement.*

Mais je n'ai pas vos droits dans la maison.

VALSAIN,

(*Au Baron & à la Comtesse.*)

Allons, plus de débats, au moins de cette espèce.

LA MARQUISE.

Oui, oui, mon parent a raison;
Rien de moins naturel qu'une pareille guerre.

LA COMTESSE.

Il oubliera bientôt les fleurs de son parterre.
Il est bon convive & chasseur;
Et je veux dans les bois, & je veux à sa table
Lui tenir tête, & regagner son cœur.

VALSAIN, *à la Comtesse.*

Voyez, voyez comme il devient aimable!
Je veux que ce soir même, entièrement séduit,
En amant Espagnol, il vous donne une aubade.
Pour achever de gagner son esprit,
Proposez-lui la promenade,

De vous montrer complaiſamment
Les richeſſes de ſon domaine.

LA MARQUISE.

Laiſſons à la Comteſſe un peu reprendre haleine.

LA COMTESSE.

Bon, je me délaſſe en courant;
Mais cependant, Baron, avec votre agrément,
Pour marcher à mon aiſe & vous ſuivre ſans peine,
Je quitterai cet habit qui me gêne;
Et ſous mon uniforme, uniforme charmant
De Dragon, vous allez me revoir à l'inſtant.
J'en ai même beſoin pour riſquer des folies:
Baron, faites ouvrir toutes vos galeries,
Et je vous ſuis.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER, LE BARON, MARTHON.

LE BARON.

ELLE a quelque choſe de bon.

(*A ſa Nièce & à Valſain.*)

Suivez, & rendez-moi promptement le Dragon;
Je vais, de mon côté, donner en diligence
Des ordres, pour répondre à ſon impatience.

(*La Marquiſe, Valſain & le Baron ſortent.*)

SCENE

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, MARTHON.

LE CHEVALIER.

JE ne ſais que penſer de cette extravagance:
D'abord en arrivant pourquoi changer d'habit?

MARTHON.

Pour ſe mettre à ſon aiſe; elle vous l'a bien dit.

LE CHEVALIER.

Et je ſuis étonné, Marthon, de cette aiſance.
(*Un court ſilence, un air d'inquiétude.*)
Ecoute... Connois-tu cette Comteſſe?

MARTHON.

Non.

LE CHEVALIER, *même jeu.*

Et la Marquiſe & le Baron?

MARTHON.

Fort peu: c'eſt une connoiſſance
Faite par ce dernier chez un de ſes voiſins.

LE CHEVALIER.

Connoiſſance légère?

MARTHON.

Oui. Mais à quelles fins
Ces queſtions?

LE CHEVALIER.

Elles ſont d'importance.

Je la connois de nom, & même ſa maiſon.
Elle a de par le monde un frère fort aimable
Qui lui reſſemble même à s'y tromper, dit-on,
Le beau Comte de Florimon,
Un Adonis moulé ſur celui de la Fable,
Dont le teint, la fraîcheur, les graces & le ton,
Sont d'une Belle & non pas d'un Alcide;
Et l'on conte à Paris cent tours de ſa façon,
Joués à la faveur de ce minois perfide.

MARTHON, *air attentif, malin & faux.*

Et ce dangereux frère...?

LE CHEVALIER.

Eſt officier Dragon.

MARTHON.

Du Régiment de la Comteſſe.

LE CHEVALIER,

(Marquant par un geſte de l'humeur de cette plaiſanterie, & continuant en apuiant ſurtout.)

Et Valſain à l'inſtant mettoit beaucoup d'adreſſe
Pour l'annoncer à la Marquiſe.

MARTHON, *même jeu.*

Bon!

LE CHEVALIER.

Pour la tranquilliſer & lui donner le change,
L'accoutumer d'avance à ſa conduite étrange,
A ſes airs cavaliers, à ſes tons indiſcrets...

MARTHON.

Oh, je vois la fineſſe! Après?

LE CHEVALIER.

Valſain aura trouvé ce trait de gentilleſſe...

MARTHON.

Délicieux.

LE CHEVALIER.

Voilà les gens de ſon eſpèce.

MARTHON.

Mais ce bel Adonis ne nous eſt pas connu.

LE CHEVALIER.

C'eſt quelque choſe... Mais ne peut-il avoir vu,
Rencontré dans Paris ta charmante maitreſſe!
La voir, l'aimer, c'eſt le fait d'un moment.
Il ſe ſera d'abord informé ſourdement
D'elle, de ſes amis, & de ſes connoiſſances,
Du tems qu'elle paſſoit au Château de Clarences,
Aura ſu qu'elle étoit maitreſſe de ſa main,
Que j'aſpirois à ſon hymen,
Et pouvois me flater de quelques eſpérances,
Que j'étois un rival que l'on n'écartoit pas:
Projets de s'avancer doucement, pas à pas,
De s'informer de tout, ſans qu'on y prenne garde;
Et de-là ce déguiſement
Qu'un étourdi légèrement hazarde,
Et que Valſain inconſéquent
Ne manque pas de trouver excellent.

MARTHON.

De conſéquence en conſéquence
Vous nous meneriez loin, & nous feriez trembler.

LE CHEVALIER.

Tout cela, j'en conviens, n'eſt pas d'une évidence
Poſitive, abſolue, & qui doive troubler;
C'eſt peut-être un roman.

MARTHON.

Mais plein de vraiſemblance.

LE CHEVALIER.

Il faut être prudent, & non pas ombrageux.

MARTHON.

Oui, vous avez raiſon, & c'eſt dit tout au mieux;
Diſcrétion & vigilance.
Enfin que dites-vous de cette femme?

LE CHEVALIER.

(En s'en allant bruſquement.)

Rien.

MARTHON.

Mais il court ſur ſes pas; c'eſt répondre aſſez bien.

(Elle ſort auſſi.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente un nouveau Sallon garni de quelques meubles, & particuliérement d'une bergère ; on peut laiſſer les meubles qui garniſſent le Sallon des deux premiers Actes ; mais il faut changer de décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, MARTHON.

MARTHON,

(Entrant la première, au Chevalier qui la pourſuit.)

MAis où donc allez-vous?

LE CHEVALIER.

Je cherche ta maîtreſſe.
Il faut que je lui parle, il le faut, l'inſtant preſſe.

MARTHON.

Eh, laiſſez-nous, Monſieur, reſpirer en ce lieu!
Vous ſavez que ſouvent Madame s'y retire,
Et veut y reſter ſeule. Adieu.

LE CHEVALIER.

J'ai des ſecrets importans à lui dire :
La Comteſſe... eſt... un homme.

MARTHON.

Un fort joli Dragon.

LE CHEVALIER.

Je ne plaiſante pas, Marthon.

MARTHON.

Le moyen de prendre le change !
Mais craignez les dangers d'une mépriſe étrange.
Je ſais que ſes façons, ſes propos, ſon maintien,
Sont ceux d'un cavalier; mais en la fixant bien...

LE CHEVALIER.

Mais, en la jugeant mieux, c'eſt Florimon lui-même;
C'eſt mon Comte, te dis-je, & le fait eſt certain.
Je conviens avec toi qu'il a l'air féminin;
Mais cet air, il le doit à ſa jeuneſſe extrême;
Et c'eſt ſur ce même air, Marthon, qu'il a compté
Pour déguiſer des complots téméraires:
Il a même repris ſes habits ordinaires,
Pour n'avoir pas en femme un maintien emprunté:
Et tantôt ſon audace & ſa témérité
N'en ont pas fait myſtère à la ſociété.
Pour nous en impoſer ſur ſa propre perſonne,
Il paroît un inſtant ſous l'habit d'Amazone;
Mais trouvant, nous dit-il, cet habit trop gênant,
Diſant qu'il a perdu l'habitude des jupes,
Qu'il eſt embarraſſé dans un cercle mouvant,
Il prend un habit d'homme, & nous fait tous ſes dupes;
Excepté moi pourtant, dont l'œil moins prévenu
D'une pareille erreur reconnoît la mépriſe:
Mais pour la compagnie, au moins pour la Marquiſe,
L'illuſion demeure, & l'homme eſt méconnu.

MARTHON.

Ce raiſonnement-là n'eſt pas inconcevable.

LE CHEVALIER.

L'opinion contraire eſt preſque inſoutenable;
Et j'en croirois, Marthon, même au défaut des faits
Qui d'un complot affreux nous dévoilent la trame,

Le trouble intérieur, les mouvemens ſecrets
Que d'abord ſa préſence a fait naître en mon ame.
Eh mais, tiens, j'oubliois dans mon émotion
Un trait qui porte en ſoi pleine conviction!
Je te quittois tantôt, rempli d'impatience
De joindre la Marquiſe & ſa ſociété.
Le bruit m'attire où l'on s'eſt arrêté;
Et tout au beau milieu d'un cercle qui l'encenſe,
J'aperçois la Comteſſe, un fleuret à la main,
Faiſant aſſaut avec Valſain,
Et le pouſſant à toute outrance.
Le fer brille & ſe croiſe, &, d'un ſeul coup de fouet,
Notre adroite & leſte guerrière,
Aux bravo redoublés de l'aſſemblée entière,
De la main de Valſain fait ſauter le fleuret.
Je ne partage pas la joie univerſelle;
Et, preſſé de parler, je réponds ſur cela
Qu'elle ſe bat fort bien, mais que ce talent-là
N'eſt pas trop fait pour une Belle.

MARTHON.

Aſſurément.

LE CHEVALIER.

On rit de ma ſincérité:
Fière de ſa dextérité,
Et ſans doute en faiſant ſon mérite ſuprême,
Notre Comteſſe en plaiſante elle-même.
Ma cervelle s'échauffe, & ſans ménagement
Je traite cette femme au moins très-ſingulière.
C'eſt l'effet que produit ce bruſque emportement
Qui jette ſur ſon ſexe une pleine lumière;
Il devoit offenſer la femme la moins fière;

Il ne fait qu'égayer, réjouir celle-ci,
Qui me répond compliment pour injure,
Me jette des regards dont je ſuis étourdi,
Me cajole, m'agace, & rit de l'aventure :
Conduite inexpliquable, il faut en convenir,
Et qu'un homme peut ſeul effrontément tenir...
Mais j'aperçois Valſain.

SCÈNE II.

VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON.

(VALSAIN *étant encore au fond du Théâtre.*)

MARTHON, *au Chevalier.*

CACHEZ-LUI, par prudence,
Les réſultats adroits de votre vigilance :
Avec de pareils gens il faut jouer au fin.

(*A part.*)

C'eſt la Marquiſe, & non Valſain,
Qu'il faut perſuader de ſon extravagance.

(*Au Chevalier.*)

L'air libre, inſouciant.

VALSAIN.

Reçois mes complimens.
Non, tu gagnes les cœurs avec une méthode
Qui laiſſe loin de toi tous nos gens à la mode :

Point de propos flatteurs, aucuns ſoins trop gênans ;
De l'humeur même & d'injuſtes querelles ;
Et tu n'en fais pas moins ton chemin près des Belles ;
Mais tu m'en dois auſſi quelques remercimens.

LE CHEVALIER.

Moi! Qu'eſt-ce à dire ?

MARTHON, *au Chevalier.*

Paix !

VALSAIN.

La Comteſſe étonnée
Alloit prendre fort mal tes petites gaités,
L'humeur que tu marquois de ſes vivacités ;
Et la Marquiſe même en paroiſſoit peinée.
Pour éviter un éclat ſcandaleux,
Je joue à la Comteſſe une ſcène cruelle ;
Je te peins vif, ardent, impétueux,
Ne maitriſant jamais tes deſirs ni tes feux ;
Je lui fais obſerver tes yeux fixés ſur elle,
Certains propos piquans lâchés contre nous deux ;
Et j'en conclus avec effronterie
Que ton impatience eſt de la jalouſie,
Que tu me crois aimé, qu'elle eſt ta paſſion ;
Et la Dame ſouſcrit à ma déciſion.
Sur ces avis donnés à notre extravagante,
En dépit de toi-même, & ſans rien déranger
A ton plan ſérieux de la déſobliger,
Tu la vois enjouée, aimable, prévenante ;
Et tu pourrois en ce moment
Hazarder avec elle éclats, impatience,
Sans altérer ſon enjouement,
Et même avec des droits à ſa reconnoiſſance.

LE CHEVALIER,

(Ironiquement, & avec un ris forcé.)

De vos ſoins obligeans je vous ſais gré, Monſieur.
Mais où donc avez-vous pu prendre
Qu'elle m'avoit inſpiré de l'humeur?
Elle aime à paroître homme; elle aſpire à ſurprendre
Par des airs au moins ſinguliers;
Et mes propos leſtes & cavaliers
Pour me prêter à ſes folies,
N'ont fait, vous l'avez vu, qu'égayer ſon début;
Témoin ſon enjouement, ſes vives reparties.
Mais par hazard ſi j'ai paſſé le but,
Je reviendrai volontiers ſur mes traces:
Et, profitant, Monſieur, de vos ſages avis,
De la poſition où vos bontés m'ont mis,
Pour plaire & pour charmer j'emprunterai vos graces.

VALSAIN, *gaiment.*

Vous n'avez pas beſoin de nous rien emprunter,
Et c'eſt vous, Chevalier, vous, qu'il faut imiter.

LE CHEVALIER.

Notre Comteſſe eſt vive, jeune & belle;
Et je veux être vif, tendre, empreſſé près d'elle:
Et mes vivacités, ma pétulante ardeur,
L'embarraſſeront plus, je crois, que cette humeur
Que vous me reprochez.

VALSAIN.

La ſuite eſt naturelle.

LE CHEVALIER.

Je ne la quitte plus.

VALSAIN.

De mieux en mieux, d'honneur!

LE CHEVALIER.

Et je prétends ce ſoir...

VALSAIN.

Le terme eſt de rigueur.

LE CHEVALIER.

Oui, oui, je veux ce ſoir à ſa toilette
M'offrir pour remplacer Marthon.

VALSAIN.

Ah...!

LE CHEVALIER.

Penſez-vous que ce ſoit trop fort?

VALSAIN.

Non:
Un favori, de droit, écarte une ſoubrette.
Mais ſur un goût ſi prompt je n'avois pas compté.
Au ſurplus tu vois bien; plan au mieux concerté:
C'eſt une femme aimable, &, diſons davantage,
Un brave homme...

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Un brave homme?

VALSAIN.

Oui.

LE CHEVALIER, *ſe retenant.*

J'en ſuis enchanté.

VALSAIN.

Qui convient à merveille aux amans de notre âge,
Adopte nos plaiſirs, nos ſentimens, nos goûts,
Chaſſe, monte à cheval, fait des armes...

LE CHEVALIER, *ricanant.*

Tout doux!
N'allez pas effrayer Marthon par ce langage:

Car tout ce qu'elle voit & tout ce qu'elle entend
Lui fait croire...

VALSAIN, *précipitamment.*

Quoi...?

MARTHON,

(*Tirant le Chevalier par la manche.*)

Mais...

LE CHEVALIER,

(*A Valſain, avec une fauſſe gaité.*)

Paſſons adroitement
Ce ſoir chez la Comteſſe... Il faut abſolument
Qu'elle accepte vos ſoins ou mes loyaux offices;
Car Marthon ſérieuſement
A la dame jamais n'offrira ſes ſervices.

VALSAIN.

Mais dis-moi donc pourquoi?

LE CHEVALIER.

La Dame lui fait peur.

MARTHON, *étonnée.*

A moi, Monſieur!

LE CHEVALIER,

(*Faiſant ſigne à Marthon de ne pas le dédire.*)

A toi: confeſſe ta frayeur.

(*A Valſain, d'un ris contraint.*)

Elle prétend que la Comteſſe,
Que vous connoiſſez bien, que nous connoiſſons tous...

(*A Marthon.*)

Voyons ſi cet aveu confondra ſa fineſſe.

VALSAIN, *au Chevalier.*

Que la Comteſſe... achève ?

LE CHEVALIER,

(*Comme laiſſant échaper malgré lui le ſecret de Marthon, & avec un air de gaité affectée.*)

Eh bien donc, entre nous,
Elle prétend... que c'eſt un homme.

VALSAIN, *riant.*

Bon, quel conte!

LE CHEVALIER, *riant comme lui.*

Et ce vain fantôme
L'épouvante à tel point, qu'elle en perd la raiſon.

VALSAIN, *ſe jouant du Chevalier.*

Et c'eſt pour la lui rendre, & calmer ſon ſoupçon,
Que tu prétends ce ſoir...! L'inſtant eſt favorable;
Le ſilence, la nuit, certains empreſſemens...
Oui, l'on parvient ſans peine aux éclairciſſemens.

MARTHON,

(*Au Chevalier, feignant d'être fâchée de ſon indiſcrétion.*)

Eh, Monſieur, qui prétend traiter ceci de fable,
Qui rit de ma frayeur & de mon embarras,
Pourroit bien y trouver ce qu'il ne cherche pas!

VALSAIN.

Oui, ſi, croyant tomber aux genoux de ſa Dame,
Appuyant ſur ſa main un baiſer tout de flamme,
Il rencontroit un bras fort & nerveux...
(*Riant.*)
Ah ah...!

LE CHEVALIER,

(*Frappé de cette idée, & furieux.*)

Je ſerois trop heureux

De pouvoir le punir.

VALSAIN, *remarquant cette vivacité.*

Qui te trouble & t'irrite?
D'où vient donc ſur le champ que ta gaité te quitte?

LE CHEVALIER, *déconcerté.*

Non, je raillois Marthon.

VALSAIN.

Fort bien; mais c'eſt à tort:
Il faut avoir pitié de ſa foibleſſe,
Lui faire voir clairement la Comteſſe.
Elle s'en fiera bien ſans doute à ton rapport;
Car pour le mien... Ah oui, je vois ce qu'elle en penſe!
Je ſuis ſuſpect au moins d'intelligence,
Et toi ſeul... & puis j'aime à ſervir un amant.
Vois, examine tout, mais ſcrupuleuſement;
Et reviens à Marthon dire avec allégreſſe:
Va, va, raſſure-toi; c'eſt un divin objet
Que je rends à ton zèle avec un vrai regret.
Mais point de confidence à ta grave maitreſſe,
Marthon; ne trahis pas tes fidèles amis;
Car c'eſt une fière déeſſe
Qui n'approuveroit pas notre épreuve & nos ris.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON.

LA MARQUISE.

AH, vous voilà, Meſſieurs, loin de nous réunis!
Sourds aux tendres regrets que cauſe votre abſence,
C'eſt fort bien fait à vous, & j'aime cette aiſance.

VALSAIN.

Pardon! Le hazard ſeul nous a conduits ici,
Et nous volions vers vous.

(*Valſain & le Chevalier préſentent tous deux la main à la Marquiſe.*)

LA MARQUISE.

Je veux le croire ainſi.

(*Elle n'accepte pas leur main.*)

Mille graces, Meſſieurs, de votre politeſſe.
Allez rejoindre la Comteſſe,
Et je vous ſuis. Je veux entretenir Marthon.

VALSAIN,

(*Gaiment au Chevalier, après avoir fait une révérence à la Marquiſe.*)

Allons où l'amour nous appelle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je pars; mais ſur le champ mon zèle,
Pour l'informer de tout, me ramene auprès d'elle.

(*Valſain veut emmener le Chevalier; mais celui-ci, quand ils ſont au fond du Théâtre, le laiſſe aller d'un côté & ſort de l'autre.*)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, MARTHON.

LA MARQUISE.

JE me retranche en ce ſallon,
Pour dépoſer en paix mes chagrins dans ton ame.

MARTHON.

Comment, vous m'étonnez! Qui vous trouble, Madame?

LA MARQUISE.

C'eſt ce Jaloux: point de trève avec lui;
C'eſt Valſain qui le choque, & puis c'eſt la Comteſſe.
Il eſt révoltant aujourd'hui;
Je ne le conçois pas.

MARTHON.

Ah, ma chère Maitreſſe...!

LA MARQUISE.

Valſain, le Chevalier, ils étoient avec toi
De quelle humeur entr'eux?

MARTHON.

Mais d'une humeur charmante.
Votre demande m'épouvante.

LA MARQUISE.

Ils s'étoient plaiſantés, pointillés devant moi;
Et je craignois quelques extravagances,
Quelques éclats fâcheux de la part du Jaloux:
Je m'en accuſois même.

MARTHON.

Ah, ſon reſpect pour vous...!

LA

LA MARQUISE.

La crainte de Valſain, de ſes inconſéquences,
M'avoit fait négliger un peu le Chevalier.

MARTHON.

C'en étoit bien aſſez, ma foi, pour l'effrayer.

LA MARQUISE.

Eh oui, tout juſtement! Le ſachant ſuſceptible,
Je devois ménager ſon ame trop ſenſible.

MARTHON.

Accuſez-vous pour le juſtifier.

LA MARQUISE.

Ah, ſans ſa jalouſie, il ſeroit bien aimable,
Marthon!

MARTHON.

Oh, il ſeroit parfait en vérité.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt que ce défaut, ſans doute inſupportable,
Avec un cœur ſi tendre, eſt peut-être excuſable.
Le jaloux ſans amour, qu'aigrit la vanité,
L'homme qui n'a brûlé que de légères flammes,
Jugeant ſur ſes erreurs l'innocente beauté,
Sont de lâches tyrans qui révoltent nos ames.
Mais ces hommes ardens, inquiets, véhémens,
Cédant à leurs tranſports, à leurs emportemens,
Par un excès d'amour qui trouble tous leurs ſens,
Intéreſſent toujours les femmes.
Voilà le Chevalier: tel je l'ai vu cent fois,
Même encor plus charmant, quand, dans ſa folle ivreſſe,
Au-deſſus d'elle-même élevant ſa maitreſſe,
Et tremblant de la perdre, il penſoit que les Rois,

Les Sages, les Héros qu'embellit la victoire,
Devoient mettre à mes pieds leur puiſſance & leur gloire.
(*) » Non, il n'eſt point d'amans comme lui délicats,
» Qui ſachent mieux, avec plus de magie,
» D'une maitreſſe honorée & chérie
» Relever à propos juſqu'aux moindres appas.
» Je ſais que les gens froids, que les ames paſſives,
» Pourront blâmer mon tendre attachement,
» Ne voir que les fureurs, les torts de mon amant,
» Ses éternelles récidives.
» Mais cet homme aſſervi ne vivant que pour moi,
» Me préférant à tout, ne cherchant qu'à me plaire,
» Que d'un mot je raſſure & je glace d'effroi,
» Puis-je l'enviſager avec un œil ſévère!
L'égoïſme par-tout regne inhumainement;
Les bienfaits ne ſauroient enchaîner ceux qu'on aime;
Mais je puis dire hautement:
Celui que j'ai choiſi me préfère à lui-même;
Je n'appréhende rien dans le monde avec lui;
Il eſt mon protecteur, mon vengeur, mon appui;
Mon bonheur fait le ſien, ſa fortune eſt la mienne,
Pour conſerver ma vie il donneroit la ſienne.
Quels torts n'effacent pas les ſoins d'un tel amant!
Et ces torts, de s'en plaindre a-t-on bien le courage!
De l'amour même encor ne ſont-ils pas l'ouvrage!

MARTHON.

De qui veniez-vous donc vous plaindre en arrivant?

LA MARQUISE.

Tu vois, tu vois pour lui juſqu'où va mon penchant...

(*) Ces vers avec guillemets ne ſe diſent pas au Théâtre.

(Ici la Marquiſe s'aſſeoit ſur une bergère ou ottomane qui doit être à ſa droite, à quelque diſtance cependant des couliſſes, & à neuf à dix pieds au plus de l'orcheſtre, ſur nos grands Théâtres. Marthon doit avancer la bergère, ſi dans le moment où la Marquiſe ſonge à s'aſſeoir, elle eſt trop reculée.)

Mais ne crains pas cependant ma tendreſſe;
Va, la raiſon ſaura venir à mon ſecours;
Si je ne puis ſurmonter ſa foibleſſe,
Nous nous ſéparerons.

MARTHON.

Vous l'aimerez toujours.

LA MARQUISE.

Oui... Reconnois-tu bien le cœur de ta Maitreſſe?
Encor ſi j'étois ſeule, & livrée à tes ſoins,
En liberté de fuir tant d'indiſcrets témoins,
Tant de gens importuns dont le regard m'accable,
Ma ſituation ſeroit plus ſupportable.
La Comteſſe... Valſain ſur-tout en ce moment
Me contrarie étrangement;
Et je dois les rejoindre.

MARTHON.

Eh, point de complaiſance!
Je vais, ſi vous voulez, vous débarraſſer d'eux,
Sous prétexte d'affaire excuſer votre abſence;
Et nous ſoupirerons librement toutes deux.
Quand votre humeur, votre mélancolie,
Auront bien eu leur cours... alors tranquillement
Vous rejoindrez la compagnie.

LA MARQUISE.

Je ne puis me conduire auſſi légèrement.

MARTHON.

Ne vous mêlez de rien, reſtez-là ſeulement,
Et profitez de mon idée.
D'ailleurs vous devez être ennuyée, excédée,
D'avoir du haut en bas parcouru le Château,
Viſité le jardin, le parc, les pièces d'eau:
Ces exercices-là ſont bons pour la Comteſſe;
Mais pour vous, élevée avec délicateſſe,
Et qui vous fatiguez ſouvent
Rien qu'à vous promener dans votre apartement,
La courſe d'aujourd'hui n'eſt pas trop raiſonnable.

LA MARQUISE.

Je ſuis laſſe à mourir, à parler franchement,
Et j'ai peine à braver le ſommeil qui m'accable.

MARTHON.

Eh, pourquoi refuſer ſon ſecours favorable!

LA MARQUISE.

Malgré tous mes efforts, il s'empare de moi.
(*Baiſſant un peu la voix.*)
Fais ce que tu diſois; je m'en rapporte à toi:
Que mon oncle ſur-tout...

MARTHON.

Comptez ſur ma prudence:
Il ne grondera pas.

LA MARQUISE,
(*D'un ton encore plus bas.*)
Valſain...

MARTHON.

Valſain, des plus polis,

Pour ſe déſennuyer un peu de votre abſence,
Plaiſantera quelqu'un de ſes amis.
(*A part.*)
Ce Valſain-là l'inquiète & l'alarme
Autant que ſon Jaloux l'intéreſſe & la charme.
Ah, les gens comme lui, malins & curieux,
Fiers, je ne ſais pourquoi, d'être froids, impaſſibles,
Sont les fléaux des ames trop ſenſibles,
Et l'on ne peut s'aimer à ſon aiſe avec eux!
(*Allant à ſa Maîtreſſe.*)
Madame n'a plus rien ſans doute à me preſcrire?...
Mot... Ses yeux ſont fermés... à peine elle reſpire.

LA MARQUISE, *rêvant.*

Ah, Chevalier...!

MARTHON,

(*Ecoutant, & n'entendant plus rien.*)
Hem? Plaît-il? Quoi? Comment?
(*S'éloignant d'elle.*)
Non, j'enrage; elle rêve à ſon maudit amant:
Eveillée, aſſoupie, elle eſt toujours la même,
Et nos efforts ſont vains pour perdre ce qu'elle aime.
(*La regardant encore attentivement.*)
Mais on jouit enfin du ſommeil le plus doux:
Sortons ſans bruit; & près de la Comteſſe
Allons tout de ce pas excuſer ma maitreſſe.

(*Pendant qu'elle ſort d'un côté, le Chevalier entre par l'autre.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE *endormie*, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER,
(Entrant d'abord ſans voir la Marquiſe.)

ON ne ſauroit tromper les regards d'un jaloux.
La Marquiſe me fuit, & je lui veux apprendre...
Comment, elle repoſe!... Eh bien, il faut l'attendre!...
(Petite pauſe. Il ſe tient toujours à quelque diſtance de la Marquiſe, un peu plus, un peu moins, tantôt à ſa droite, tantôt à ſa gauche; il ne doit jamais tourner le dos entièrement au Parterre, ſes attitudes ſont de profil pour la Marquiſe & le Public. Ceci n'eſt qu'un avis qui ne doit pas gêner l'Acteur, s'il imagine mieux.)
Je puis du moins en paix la voir & l'admirer.
Quelle ſérénité m'inſpire ſa préſence!
Son tranquille ſommeil prouve ſon innocence,
Et je commence à reſpirer.
O vous, qui la livrez à ma vue attentive,
Amour, Amour, comblez mes vœux;
Pénétrez pas à pas dans ſon ame craintive;
Entretenez-la de mes feux;
Préſentez-lui mon image fidèle,
Et le tableau délicieux
De la félicité que j'éprouve auprès d'elle!
(Des repos, des nuances d'amour, & de jalouſie.)
Je demande à l'Amour des ſonges, une erreur
Qui l'occupent de moi pendant qu'elle repoſe;

Et peut-être à l'inſtant à ſes yeux il expoſe
Un rival que lui-même a gravé dans ſon cœur!
Que faire! Ah, je voudrois ſavoir ce qu'elle penſe!
Mais quelle crainte! Non, reſpectons ſa vertu:
Le moindre doute eſt une offenſe.
Ah, ſi dans ce ſallon on m'avoit prévenu!
Eh bien, l'on auroit vu, contemplé tant de charmes!
Voilà pourtant, voilà de trop juſtes alarmes!
On ne doit pas ainſi dormir imprudemment.
D'autre part, ſi Valſain, quelqu'un, en ce moment,
Nous ſurprenoit enſemble, ah, l'excès de mon zèle
Offenſeroit ſa gloire, & je tremble pour elle!
Il faut la fuir. La fuir! Oui; mais, en m'éloignant,
Si je perdois l'occaſion preſſante
De l'informer à tems & bien exactement
Des perfides complots d'un indiſcret amant!
Le danger qu'elle court me glace & m'épouvante...
Il la faut éveiller... du moins elle apprendra...
(*Il s'avance ici ſur la pointe des pieds, & laiſſant aller ſa tête en avant, il lui dit à demi-voix.*)
Madame, je voudrois vous dire...
(*Un peu plus haut, & avec une ſorte de vivacité.*)
Madame, écoutez-moi.

LA MARQUISE, *éveillée & ſurpriſe.*

Que veut dire cela?
Que voulez-vous? Qui vous a conduit là?
Pourquoi ce trouble & ce délire?

LE CHEVALIER, *honteux & embarraſſé.*

Je venois... j'accourois... je voulois vous inſtruire...

LA MARQUISE, *ironiquement.*

De graves petits faits qui vous glacent d'effroi,
Amuſent tout le monde & n'irritent que moi?

Vous avez ramaſſé quelque chanſon nouvelle
Faite à coup ſûr pour moi ſous le nom de Cloris ?

LE CHEVALIER,

(*Avec une forte d'impatience & d'humeur, teinte légère.*)

Il n'eſt pas queſtion de cette bagatelle.

LA MARQUISE.

Vous veniez m'annoncer quelques nouveaux amis ?

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus beſoin de leur préſence.

LA MARQUISE

Vous aurez remarqué l'abſence
De quelqu'un du Château, de Valſain, du Baron ;
Et vous ſerez venu les chercher ici ?

LE CHEVALIER.

Non.

LA MARQUISE.

Vous m'effrayez avec vos négatives.
Le feu vient donc de prendre à la maiſon ?

LE CHEVALIER.

Ah, cette raillerie & ces répliques vives
Ne m'annoncent que trop votre légèreté !...
Et je dois prudemment me réduire au ſilence,
(*A part.*)
Pour me venger en ſûreté.

LA MARQUISE,

(*Avec vivacité & fierté.*)

C'en eſt trop ; vous laſſez enfin ma patience.
Vous êtes tous ou trompeurs ou tyrans :
Et, puiſque vous prenez le ton que je dois prendre,
Plus de contrainte & de ménagemens.
De quel droit, s'il vous plaît, venez-vous me ſurprendre,
Et pourquoi vous permettre une témérité
Que vous condamneriez ſûrement dans tout autre ?

Ce petit trait de vanité
Offenſe mon amour ; m'éclaire ſur le vôtre.
Oui, vous voilà, Meſſieurs, même les plus ſenſés.
Vainement une femme honnête & reſpectable
Cherche à vous inſpirer une eſtime durable :
A tromper ſa candeur toujours intéreſſés,
Vous ne balancez pas, quand l'inſtant ſe préſente,
A préférer votre bonheur
A la gloire, au repos de la plus tendre amante ;
Et votre orgueil encor croit mériter ſon cœur.

LE CHEVALIER.

Oui, vous avez raiſon ; j'approuve votre humeur :
Mais apprenez pourtant, moins vive & plus tranquille,
Pourquoi je vous cherchois juſques dans cet aſyle ;
Et connoiſſez les motifs importans...

LA MARQUISE.

Ah, j'en ſais la valeur !

LE CHEVALIER.

Ils ſont de conſéquence.

LA MARQUISE.

Et ne me touchent pas.

LE CHEVALIER.

(*Se retenant pour ne pas éclater.*)
Mais un peu d'imprudence
Peut vous perdre.

LA MARQUISE.

Comptez ſur mes ſoins vigilans.

LE CHEVALIER.

Celui de votre honneur...

LA MARQUISE.

Oh, je vous en diſpenſe !
J'y veillerai, Monſieur, & beaucoup mieux que vous.

LE CHEVALIER,

(Avec vivacité, & d'un air abſolu.)

Mais, Madame...!

LA MARQUISE, *voulant ſortir.*

Monſieur!... Ah, laiſſez-moi, de grace!

LE CHEVALIER.

Fuyez-moi; mais ſachez enfin ce qui ſe paſſe.
La Comteſſe...

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE *en Dragon*, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Elle vient à nous;
Gardez votre ſecret... Ah, vous voilà, Comteſſe!

LA COMTESSE.

Oui; déſormais votre écuyer.

LE CHEVALIER, *à part.*

Celui-ci vient, & d'abord l'humeur ceſſe;
Et l'on ne ſonge pas à le congédier.
Eſt-ce ſécurité, ſeroit-ce perfidie!

LA COMTESSE.

De l'aveu du Baron, que votre abſence ennuie,
Je viens pour vous chercher & vous donner le bras.

(*Voyant le Chevalier.*)

Mais Monſieur, je le vois, a devancé mes pas,
Et vous aura fait part de notre impatience.

(*A la Marquiſe.*)

Venez : le Baron lit, & nous nous chanterons.
Monſieur le Chevalier va nous ſuivre, je penſe ?

LA MARQUISE, *ſaiſiſſant la parole.*

Vous le diſpenſerez de cette complaiſance :
Il a quelques ſoucis.

LA COMTESSE.

Nous les diſſiperons.

LE CHEVALIER.

Fort bien !

LA MARQUISE.

Non, non, il faut que cette humeur-là paſſe.
Juſqu'au ſouper faiſons-lui grace ;
Et nous le reverrons plus calme & plus content.

LA COMTESSE.

Et cette humeur qu'eſt-ce donc qui lui donne ?

LE CHEVALIER,

(*A la Comteſſe avec vivacité.*)

Je ne prétends la cacher à perſonne,
Pas même à vous.

LA COMTESSE.

Tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Franchement.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Venez donc avec nous joindre la compagnie,
Afin de l'amuſer du ſujet curieux
De cette belle humeur qui vous ſied tout au mieux.

(*Elle emmène la Comteſſe, dont elle a accepté la main.*)

LA COMTESSE,

(*En s'en allant & ſe retournant.*)

Au revoir, Chevalier.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER *ſeul.*

JE meurs de jalouſie;
Et l'on me rend encor témoin de ſes ſuccès.
On s'abandonne aux ſoins d'une fauſſe Comteſſe;
On l'emmène avec ſoi, pour braver ma tendreſſe;
Et du ſallon on m'interdit l'accès.
Tout me paroît croyable après cette conduite,
D'un téméraire amant les lâches attentats,
Et le ſecret aveu qu'on donne à ſa pourſuite.
Suivons-les, comme une ombre attachée à leurs pas:
Et malheur mille fois, dans ma fureur extrême,
A qui m'aura voulu ravir tout ce que j'aime!

Fin du troiſième Acte.

(*On doit baiſſer la Toile.*)

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente un Cabinet de toilette. On voit dans le fond du Cabinet & en face du Parterre une grande fenêtre qui donne ſur un jardin, & dont les rideaux ſont à moitié tirés.

Ce Cabinet eſt garni de tous les meubles néceſſaires, toilette, chaiſes, petit ſecrétaire, bureau. Quelques hardes, comme une robe-de-chambre d'homme, &c. ſont jetées négligemment ſur le dos des chaiſes.

La toilette eſt d'un côté & le bureau de l'autre; mais le bureau en face du public.

Marthon entre avec des lumières, & ſucceſſivement, éclaire la toilette, le bureau, des bras de cheminée, &c.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHON, PASQUIN.

MARTHON,

(Entrant avec des lumières, repouſſant Paſquin qui la ſuit, après avoir placé ſon flambeau ſur la toilette.)

LAISSE-MOI m'acquitter ici de mon devoir.

PASQUIN.

Mais écoute un moment.

MARTHON.

A demain & bon ſoir:

Ce n'eſt ni le moment ni le lieu de t'entendre.

PASQUIN.

Mon Maître me fait peine.

MARTHON.

Ah, Paſquin eſt bien tendre!

(*A part.*)

Comment...! Le drôle eſt foible & pourroit nous trahir.

PASQUIN.

Notre joli Dragon lui tourne la cervelle.

MARTHON.

Oh, pour cette fois-ci ſa peur eſt naturelle,
Et je l'excuſe fort, à ne te point mentir!

PASQUIN.

Penſes-tu m'abuſer comme lui?

MARTHON.

Je n'ai garde:
A ce jeu-là, moi, que je me hazarde!
J'ai pour Monſieur Paſquin de trop juſtes égards.

PASQUIN.

Je t'en diſpenſe.

MARTHON.

Soit.

PASQUIN.

En dépit des brocards,
Mon Maître veut ſavoir, pour la paix de ſon ame,
Où tu loges ce ſoir ce rival dangereux.

MARTHON.

Ici.

PASQUIN.

Comment ici!

MARTHON.

Tout auprès de Madame:

J'arrive même exprès pour arranger ces lieux.

PASQUIN.

Ah, cet arrangement le rendra furieux!

MARTHON.

J'ai ſuivi là-deſſus l'ordre de la Marquiſe:
Ces diſpoſitions ne ſont pas de mon goût.

PASQUIN.

Veux-tu diſſimuler avec moi juſqu'au bout!
Oh, je me fâcherai!

MARTHON.

Je parle avec franchiſe.

PASQUIN.

Non: avec défiance, ou pour rire de tout...
Quoi, ſérieuſement, tu crois que la Comteſſe...!

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

C'Est une idée, une foibleſſe
Qu'on ne peut pardonner qu'à notre amant jaloux;
Et pour lui ſeul enfin...

LE CHEVALIER, *à Paſquin.*

Sortez, & laiſſez-nous.
J'avois beau vous attendre, & je vois votre zèle!
On n'eſt donc pas ici?

PASQUIN.

Non, Monſieur, vous voyez;

Et doucement, là, je m'informois d'elle
Où vos amis s'étoient réfugiés.

LE CHEVALIER.

Et tout en diſcourant, Monſieur le double traître,
Votre eſprit s'égayoit à railler votre Maître.
Je m'en reſſouviendrai.

(Il lui fait ſigne de ſe retirer.)

PASQUIN, *en ſortant.*

Je prenois bien mon tems
Pour m'égayer à ſes dépens.

SCÈNE III.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH, Marthon, je ſuis au ſupplice!
La Marquiſe eſt ici leur dupe ou leur complice.
Plus d'indéciſion & d'incrédulité
Sur les deſſeins d'un traître; & je ſerois tenté
De croire qu'on me joue & qu'on le favoriſe.
Le perfide tantôt pénètre inſolemment
Juſques dans le ſallon où dormoit la Marquiſe;
Et me rencontrant là, non ſans quelque ſurpriſe,
Il s'excuſe d'abord aſſez légèrement,
Dit qu'il vient la chercher, que ſon abſence ennuie,
Et, lui prenant la main, il l'enlève à mes yeux,
En m'invitant d'un air victorieux
A rejoindre la compagnie;

Mais

Mais la Marquiſe, avec malignité,
M'accuſe de bouder & me laiſſe loin d'elle.
Je la ſuis, furieux de ſa légèreté;
De ſon adreſſe à me chercher querelle.
J'entre. On faiſoit un brelan médité,
Et la ſociété contre moi réunie,
Sans gêne & ſans cérémonie,
S'applaudiſſoit de m'avoir évité.
Cependant le Dragon, Valſain, & ma volage,
Font leur partie avec gaité;
Et dans cet abandon, dans cette anxiété,
Je reſte ſolitaire, & frémiſſant de rage:
Car le Baron, dans un coin du ſallon,
Gravement occupé de ſes triſtes gazettes,
Ne penſe à rien qu'à lire des ſornettes,
Et ſens deſſus deſſous laiſſe aller la maiſon.
Et d'un regard tranquille & d'une ame paſſive
Je dois être témoin de ces procédés-là;
Et je ſuis, dira-t-on, toujours ſur le qui-vive!
Oui, j'ai tort, j'en conviens.

MARTHON.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Si-fait; je me conſume en de ſombres penſées,
Si tu ne le dis pas, moi, je le dis pour toi:
Et, pour connoître à fond mes frayeurs inſenſées,
Juſques au bout écoute-moi.
Le ſouper ſuit le jeu. Même ſoin, même zèle,
De la part de ſon cavalier;
Et la Marquiſe, à ſon choix très-fidèle,
Le prend encor pour écuyer.

Entre Valſain & lui gaiment elle ſe place.
Je ne te peindrai pas leur ton & leur audace,
Ces airs aiſés & pleins de liberté,
Que le mépris des mœurs a conſacrés en France.
Je me vois le jouet de la ſociété ;
Et de mon fier dépit tu ſens la véhémence.
Mais, pour ne pas céder à mon impatience,
Je me lève de table au milieu du ſouper,
Sans qu'on m'arrête ou daigne s'occuper
D'un importun, dont on bénit l'abſence ;
Et même, à mon départ, avec nouveaux éclats,
Avec nouveaux tranſports, la gaité recommence.
Il ſe termine enfin cet ennuyeux repas.
Je demande où l'on eſt. La Marquiſe & le Comte
(Car c'eſt ainſi qu'on nomme cet amant)
Sont enſemble, dit-on. Enſemble, ah ; quelle honte !
De nuit ! Où ? L'on ne ſait. Enſemble en ce moment,
Cette conduite parle : eſt-elle régulière ?
Où ſont ils ? Que font-ils ? Ah, je me meurs d'effroi !
Je les cherche ; je vois ici de la lumière ;
Je reſpire ; j'y monte, & ne trouve que toi.
Ils n'échaperont pas à ma vive pourſuite...

(Jetant les yeux ſur la Chambre où il eſt, & apercevant une robe-de-chambre d'homme étendue ſur une chaiſe.

Mais où ſuis-je, Marthon, & qu'eſt-ce que je voi !
Tout me confond & juſtement m'irrite.
A qui deſtines-tu, dis-moi,
Cet appartement-là, ſi près de ta Maitreſſe ?
Cette robe-de-chambre, en un mot tout ce train
Me feroit ſoupçonner qu'on y place Valſain.

Ah, ſi je le croyois...!

MARTHON.

Que votre crainte ceſſe :
L'appartement eſt pour notre Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Pour le perfide ! Ah, tu me fais trembler !
Et je le ſouffrirois voiſin de la Marquiſe !
Non, non : il faut la joindre ; il faut lui révéler
D'un téméraire amant l'inſolente entrepriſe.
Il ne reſtera pas dans cet appartement ;
C'eſt moi qui t'en réponds... Mais écoute un moment...

(*Il va à la fenêtre.*)

Ecoute ; je crois les entendre :
Ils ſont dans le jardin : oui, c'eſt elle, oui, c'eſt lui ;
Et je vole les joindre.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

MARTHON, VALSAIN, LE BARON.

(Valsain & le Baron entrent comme le Jaloux sort.)

MARTHON, *se croyant seule.*

OH, grand bruit aujourd'hui !
Ma foi, s'il en réchape, après pareil esclandre,
Elle sera bien folle, ou son amant bien fin.

(Le Baron & Valsain s'avancent.)

VALSAIN.

Où court le Chevalier?

MARTHON.

Dans ses frayeurs mortelles,
Messieurs, il vole après vos Belles
Qu'il vient de voir dans le jardin.
Il ne souffrira pas, plein de délicatesse,
Qu'on place un officier auprès de sa maitresse,
Et veut la prévenir.

VALSAIN.

Oh, rien n'est plus plaisant !
Voilà ce qu'il faut voir.

MARTHON.

Et j'en ris maintenant,
Pour me dédommager du sérieux de glace
Qu'il m'a fallu garder quand il étoit présent.

VALSAIN.

Baron, il faut le suivre, & le suivre à la trace,
Et pour la sûreté des Belles qu'il pourchasse.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE BARON, MARTHON.

LE BARON.

SUIVEZ-LE ; moi, je vais me coucher ſans façon.
Auprès de la Comteſſe excuſe-moi, Marthon ;
Et prends ma Nièce à l'écart pour lui dire
Que je la prie & reprie inſtamment
De s'enfermer d'abord dans ſon appartement,
Pour que chacun après dans le ſien ſe retire.
Il eſt bien juſte au moins qu'on ſoit la nuit en paix ;
Et, ſi Valſain ſe met jamais
A rire, à folâtrer, à lutiner nos Belles,
Plus de nuit, de repos : je n'aime pas cela :
Et puis demain encor ma chaſſe manquera.
Quand elles rentreront, cloître-les-moi chez elles.
(*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

MARTHON *ſeule.*

ALLEZ, allez, comptez ſur moi :
J'aime auſſi le repos : c'eſt mon plus doux emploi.
Mais qu'entends-je ? Ce ſont nos Dames qui reviennent,
Et qui très-vivement enſemble s'entretiennent.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, MARTHON.

LA COMTESSE.

NOus rentrons, mon enfant, non ſans quelque frayeur.

MARTHON.

Eh, de quoi, s'il vous plaît, avez-vous donc eu peur?

LA COMTESSE.

Quelqu'un, qui nous ſuivoit, nous ſuit encor, je penſe...

MARTHON.

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous y voilà... C'étoit, ſuivant toute apparence,
Quelqu'un de la maiſon.

LA MARQUISE, *d'un air piqué.*

Le fait eſt des plus ſûrs.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi marchoit-il par des ſentiers obſcurs,
Et, quand nous l'appelions, gardoit-il le ſilence?

MARTHON.

Pour rire.

LA COMTESSE.

Il avoit l'air, Marthon, de ſe cacher.

MARTHON.

Eh tenez, à l'inſtant toute la compagnie
Etoit ici pour vous chercher;

Et quelqu'un, en ſortant, a pu s'en détacher
Pour vous faire une eſpiéglerie!
Le Baron cependant eſt allé ſe coucher,
En vous priant d'agréer ſa retraite.

LA COMTESSE.

Il peut aſſurément faire ce qu'il ſouhaite:
Mais Valſain & le Chevalier...?

MARTHON.

Ceux-ci ſont au jardin, j'en réponds; le dernier
Brûlant de vous rejoindre...

LA COMTESSE.

Il faut qu'on les appelle.

LA MARQUISE,

(*Craignant qu'ils ne rentrent.*)

Madame, avec plaiſir, ſi vous le deſirez.
Mais peut-être qu'ils ſont à préſent retirés.

LA COMTESSE.

Vois, vois un peu, Marthon.

(*La Marquiſe fait ſigne à Marthon de ne pas les chercher, mais de manière à n'être pas remarquée de la Comteſſe; & Marthon, qui comprend ſa Maîtreſſe, feint d'obéir à la Comteſſe.*)

MARTHON, *à la Comteſſe.*

Oui, comptez ſur mon zèle:
(*Adroitement à la Marquiſe, en faiſant un pas.*)
Ils ne troubleront pas la paix de la maiſon.
(*A part en ſortant.*)
Je vais de tous les deux dérouter les meſures,
Mettre les clefs hors des ſerrures,
Et ménager ainſi le ſommeil du Baron.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

OUI, votre Chevalier eſt un peu lunatique;
Aimable, j'en conviens, mais auſſi des plus fous.
A table bruſquement il nous laiſſe là tous,
Et l'on ne ſait quelle mouche le pique;
Et puis l'inſtant d'après, changeant de ſentimens,
Quand il ne les voit plus, il court après les gens.

LA MARQUISE.

Laiſſons du Chevalier la conduite inſenſée.
Vous devez être laſſe, & ſur-tout empreſſée
De vous remettre en femme.

LA COMTESSE.

Oh, Marquiſe, jamais!...
Et ſans vos habits ſeuls je ſuis embarraſſée.
(*Montrant la robe-de-chambre d'homme étalée ſur une chaiſe.*)
Voilà le ſoir la robe que je mets.

LA MARQUISE.

Bon, une robe d'homme!

LA COMTESSE.

Il eſt vrai. Ma toilette,
Comme vous le voyez, en un inſtant eſt faite:
Et demain au matin, à votre petit jour,
Sous ce déshabillé je vous ferai ma cour.

Ah, ſi Valſain ne m'avoit fait connoître
La régularité, le ton de ce ſéjour,
Et le caractère du maître,
Si j'avois cru trouver, comme en mille maiſons,
Des folles & des fous, des galans, des coquettes,
Des amours indiſcrets, des intrigues ſecrettes,
Pour éveiller les craintes, les ſoupçons,
Sous le nom de Marquis, de Chevalier, de Page,
Je me ſerois jetée en tous ces tourbillons;
Et j'aurois, à coup ſûr, alarmé la plus ſage,
Vous la première... Ah, ſi Valſain
Et notre Chevalier pouvoient rentrer ſoudain,
Nous ferions un beau tintamarre!
Vous aimez la muſique, & moi je l'aime auſſi:
J'ai vu dans le ſallon mandoline, guittare;
Nous les ferions porter ici,
Et nous concerterions.

LA MARQUISE.

Vous n'y penſez pas.

LA COMTESSE.

Si.

LA MARQUISE.

Mais le Baron couché...

LA COMTESSE.

Le Baron endormi,
S'éveillant doucement (s'il eſt ſenſible & tendre)
Aux ſons mélodieux de nos accords touchans,
Se lèveroit pour nous entendre.

LA MARQUISE.

Ah, le Baron viendroit briſer nos inſtrumens!

LA COMTESSE,

(La Comteſſe qui a joué cette Scène en étourdie, en folle, ſans trop tenir en place, doit ſe trouver ici, avec la Marquiſe qui la ſuit, au milieu du Théâtre, & tournée en partie du côté de la fenêtre ; elle doit même, ſans affectation, mais entraînée par ſon idée extravagante, dire haut, bien diſtinctement, & avec vivacité, ces deux vers.)

Eh bien, délicieux, divins emportemens ;
Et nous ririons, Marquiſe, à ſes dépens !

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER,

(Sautant dans le Cabinet par la fenêtre qui eſt au fond & dans le milieu du fond.)

A Mes dépens !

(La Marquiſe & la Comteſſe doivent dire enſemble, précipitamment, & en s'enfuyant, ce qui ſuit.)

LA MARQUISE.

Ah dieux !

LA COMTESSE, *s'enfuyant.*

Où fuir !

LA MARQUISE, *s'enfuyant auſſi.*

Nous ſommes mortes !

SCÈNE X.

LE CHEVALIER *ſeul.*

JE ne puis plus douter de leurs feux imprudens;
Oui, j'en viens d'acquérir les preuves les plus fortes :
Et mon aſpect les a remplis tous deux
D'une confuſion & d'un déſordre extrême
Qui ne prouvent que trop leurs complots odieux.

SCÈNE XI.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH, Marthon, te voilà! Qui t'amène en ces lieux?
Que cherches-tu?

MARTHON,
(Qui eſt arrivée précipitamment.)

Je vous cherche vous-même.

LE CHEVALIER.

Sont-ce donc-là les ſoins que j'attendois de toi!
Les laiſſer ſeuls!

MARTHON.

A peine une ſeconde.

LE CHEVALIER.

Ah, c'eſt plus qu'il n'en faut pour tromper tout le monde,
Mères, pères, époux!... & je ſuis hors de moi.

MARTHON.

Ah, Monſieur, c'eſt là-bas un tapage effroyable !
Elles diſent tout haut qu'elles ont vu le diable.
Valſain a cependant diſſipé leur effroi,
En leur faiſant évidemment connoître
Que le diable malin ſauté par la fenêtre
N'étoit qu'un cavalier, que ſans doute l'amour
Avoit conduit ſi haut pour leur faire la cour.

LE CHEVALIER.

C'eſt la rage & la jalouſie
Qu'ont fait naître leurs attentats :
Mais de leur lâche perfidie
Les cruels ne jouiront pas.
Va me chercher Paſquin, va.

MARTHON.

Que voulez-vous faire ?

LE CHEVALIER.

Partir, mais me venger d'abord d'un téméraire.
Cours, ſeconde ma rage.

MARTHON, *en ſortant.*

Il eſt dans nos filets.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER *seul.*

OUI, oui, le fat eſt tombé dans mes rets.

(*Apercevant un petit ſecrétaire, ſur lequel il y a plumes, encre, papier, &c.*)

Voilà de quoi ſervir la fureur qui m'anime.

(*Ecrivant, puis s'interrompant.*)

Tu ne jouiras pas du fruit de tes complots;
Et je troublerai ton repos,
Si de ton fol amour tu n'es pas la victime.

(*Pauſe nouvelle, pendant laquelle il écrit.*)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, PASQUIN.

PASQUIN.

MARTHON veut ſe moquer de mon Maître & de moi,
Me faire accroire auſſi... Motus, je l'aperçoi...
A qui donc écrit-il?

LE CHEVALIER.

Téméraire, où t'emporte
Une indiſcrete ardeur!

PASQUIN.

Qu'il eſt pâle & tremblant!

LE CHEVALIER.

As-tu cru qu'on pouvoit me jouer de la ſorte!
Tu ſeras détrompé.

PASQUIN.

Monſieur...

LE CHEVALIER,

(Frapant de la main ſur ſa lettre, ce qui effraie Paſquin qui s'éloigne un peu.)

Tremble, imprudent!
Mais ce qui m'outre en cet inſtant,
Et met le comble à ma fureur extrême,
C'eſt la tranquillité, le contentement même
De la Marquiſe en l'écoutant.
Je l'ai vue à ſes ſoins, à ſes aveux ſourire.

PASQUIN.

Monſieur, Marthon m'a dit...

LE CHEVALIER.

A-t-elle ſu t'inſtruire
Du complot le plus odieux ?

PASQUIN,

(*Etonné, & ne ſachant que répondre.*)

Du complot... oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

T'a-t-elle fait connoître
Combien je ſuis joué lâchement en ces lieux...?

PASQUIN.

Oh oui, Monſieur!

LE CHEVALIER.

Par une ingrate, un traître;
Que l'enfer, ſes tourmens, ſes feux, ſont dans mon cœur,
Et qu'ils doivent tous deux frémir de ma fureur?

PASQUIN.

Vous me faites trembler moi-même, ô mon cher Maître!

LE CHEVALIER, *ſe levant.*

Eh, pourquoi trembles-tu ?

PASQUIN.

L'état où je vous voi...

LE CHEVALIER.

Non, ton intelligence avec eux...

PASQUIN.

Moi, moi!

LE CHEVALIER.

Toi,
Oui, ſaurois-tu la lâche perfidie...?

PASQUIN.

De qui?

LE CHEVALIER.

D'un jeune audacieux...
Je ſuis épouvanté moi-même & furieux
D'une action auſſi hardie.
Mes cheveux, hériſſés ſur mon front pâliſſant,
Sont tout inondés d'eau qui couvre mon viſage;
Et ma langue, épaiſſie en mon palais brûlant,
Ne ſauroit exhaler les tranſports de ma rage.

PASQUIN,

(*Troublé de l'état de ſon Maître.*)

Ah, Monſieur, reprenez vos eſprits effrayés,
Et daignez m'écouter!

LE CHEVALIER, *ſe raſſéyant.*

Oui, je ſerai tranquille,
La fiévre ceſſera de tourmenter ma bile,
Quand j'aurai vu tomber mon rival à mes pieds.
Tiens, porte ce billet au Comte;
(*Il y met l'adreſſe, le cachette, & ne le donne pas.*)
Demande-lui réponſe prompte
Et viens me l'apporter encor plus promptement.

PASQUIN.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je ne puis y tenir... Écoutez un moment.

LE CHEVALIER.

Non, je n'écoute rien que ma juſte furie.

PASQUIN.

C'eſt cette femme en homme travestie...

LE

LE CHEVALIER, *se levant.*

C'eſt un homme, faquin.

PASQUIN.

Ah, Monſieur, duſſiez-vous
Me chaſſer ſur le champ & me rouer de coups,
Je vous dirai que votre eſprit s'abuſe,
Qu'à vos dépens ici tout le monde s'amuſe;
Que Marthon elle-même & votre ſerviteur
Nous rions de votre foibleſſe,
Et que ce pauvre Comte eſt bien une Comteſſe,
N'aſpirant que pour elle à troubler votre cœur.

LE CHEVALIER,

(*Avec fureur, après l'avoir écouté avec une ſorte d'étonnement.*)

Quoi, tu me trahiſſois!

PASQUIN.

Oui; pardon, mon cher Maître;
Pour votre intérêt ſeul.

LE CHEVALIER,

(*Comme par réflexion, & revenant à ſa jalouſie.*)

Non; cela ne peut être;
Et je ne puis te croire, après ce que j'ai vu.
C'eſt ſans doute à préſent que tu parles en traître:
Le piége eſt aſſez bien tendu.

PASQUIN.

Quoi, je vous ſuis ſuſpect!

LE CHEVALIER.

Ta peine eſt inutile:

Et, ſi trop de bonté n'arrêtoit mon courroux...

PASQUIN.

Monſieur, encore un coup, où vous emportez-vous!

LE CHEVALIER, *précipitamment.*

Si je ne te ſavois un ſot, un imbécille,
Qui ne voit rien, laiſſe tout échaper,
Je te croirois un fourbe habile
Payé par mon rival afin de me tromper.
(*Vivement, mais appuyant ſur chaque circonſtance.*)
On ne s'eſt point joué d'un foible caractère:
On s'étoit renfermé dans ce lieu ſolitaire,
Pour parler à loiſir de ſes coupables feux;
Et je les ai ſurpris tous deux,
Remplis d'une vive allégreſſe
Que le bonheur répandoit dans leurs ſens;
Même ils ſe promettoient de rire à mes dépens.
Ce n'étoit point un trait de gentilleſſe;
On ne m'attendoit pas pour me jouer ce tour;
On étoit là bien ſeul amené par l'amour:
Et mon aſpect, avec honte & viteſſe,
Les a fait fuir de ce ſéjour.

PASQUIN.

Il me feroit douter...

LE CHEVALIER,
(*Lui donnant la lettre.*)

Demeure en cette place;
Attends-y le retour du Comte, entends-tu bien:
Et qu'il ſoit ſeul au moins.

PASQUIN.

Ah, je n'oublierai rien!

LE CHEVALIER,

(*Allant pour ſe retirer, revenant ſur ſes pas, & forçant ſon domeſtique, qui ſembloit le ſuivre, à s'arrêter tout court.*)

Nous verrons ſi ſon cœur répond à ſon audace.
Reſte. Je t'attendrai dans mon appartement.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XIV.

PASQUIN *ſeul.*

BELLE commiſſion vraiment!
Jamais entre ſes mains je n'oſerai remettre...

SCÈNE XV.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

AH, te voilà, Paſquin! Que diantre fais-tu là?

PASQUIN.

J'attends un Comte, avec un petit mot de lettre;
Et je ne ſais pas trop ce qui m'en reviendra.

MARTHON.

Comment, un Comte! Explique-moi cela.

PASQUIN.

Au diable l'écrivain & ſa maudite proſe !

MARTHON.

Quels ſont donc les dangers où ce billet t'expoſe ?

PASQUIN.

Ils ſont très-évidens, & j'en meurs de frayeur.

MARTHON.

Eh, pourquoi ?

PASQUIN.

La Comteſſe eſt ce petit Monſieur
A qui je dois porter un défi de mon Maître,
Et qui, malgré ſes airs, trouvera fort mauvais
Que l'on ne rende pas juſtice à ſes attraits,
Et que l'on puiſſe ainſi la méconnoître.

MARTHON.

Bon, n'eſt-ce que cela qui trouble ta raiſon ;
Va, c'eſt un homme !

PASQUIN.

Encor tes vieux contes, Marthon !

MARTHON.

Allons, plus de courage, & ſur-tout plus de zèle...
Mais je vois la Comteſſe, & te laiſſe avec elle.
(*Elle ſort, & Paſquin ſe retire, pour attendre, ſuivant l'ordre de ſon Maître, qu'elle ſoit ſeule.*)

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, *éclairée par deux Domeſtiques qui portent des flambeaux.*

LA COMTESSE.

TOUT eſt calme : ſortez, & priez ſeulement
Marthon de repaſſer dans mon appartement.

(*Les deux Domeſtiques ſortent.*)

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE *ſeule.*

(*Elle ôte ſon épée & ſon chapeau, qu'elle met ſur le ſecrétaire ou ſur une chaiſe. Ou, ce qui vaut mieux, ce chapeau & cette épée peuvent avoir été portés dans ſon appartement, & s'y trouver placés, dans l'entr'acte du troiſième au quatrième Acte, ſur une chaiſe, mais en évidence, afin qu'elle puiſſe les reprendre Scène XX.*)

OUI, oui, cette eſcalade eſt une eſpiéglerie,
Un tour du Chevalier, mais un tour aſſez bon ;
Et je ris de ſens-froid de ma poltronnerie.
Ah, qu'il va bien demain ſe moquer d'un Dragon
Qu'un ſeul jour intimide!

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN, *à lui-même.*

ALLONS, Pasquin, courage!

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il aura bien raison, & je filerai doux.
Il est vraiment charmant; le tour est de son âge;
Et c'est une gaité dont nous aurions ri tous,
Mais ri jusqu'à demain, sans ma lâche foiblesse.
Oh, je me veux bien mal de cette fausse peur!

PASQUIN,

(*A part, & s'approchant en tremblant.*)

Est-ce un Comte? Est-ce une Comtesse?

(*Haut.*)

Madame, permettez que votre serviteur...
Vous présente à l'instant... ce petit mot de lettre
Qu'on m'a très-vivement chargé de vous remettre.

LA COMTESSE,

(*Avec joie & vivacité.*)

A moi, Pasquin!

PASQUIN.

A vous.

LA COMTESSE.

Sors; ne t'éloigne pas:
Dans un moment tu rentreras.

PASQUIN, *à part.*

Le tout est de rentrer: mais, quoi qu'il en puisse être,
Exposons-nous à son ressentiment,
Moins dangereux encor que celui de mon Maître.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE *ſeule.*

(S'approchant d'une lumière.)

LE Chevalier eſt un extravagant
De m'écrire un billet, à cette heure, avant même
De m'avoir dit un mot, de ſavoir ſi je l'aime.
Mais il eſt jeune, il eſt charmant :
A ces deux titres-là, tout paſſe ;
Et de le chicaner j'aurois mauvaiſe grace.

(Elle lit.)

» Je vous ai deviné, jeune homme audacieux... «

(S'interrompant.)

Eſt-ce donc bien à moi que ce billet s'adreſſe ?

(Reprenant ſa lecture.)

» Je vous ai deviné, jeune homme audacieux,
» Et le faux nom de femme & de Comteſſe
» Ne ſauroit éblouir mes yeux. «
C'eſt à moi-même, & c'eſt très-ſérieux.
» Mais ce n'eſt pas aſſez d'être heureux en maitreſſe ;
» Il faut vaincre un rival qui vous a reconnu :
» J'adore la Marquiſe, & mon ſang répandu
» Peut ſeul vous mettre en droit de parler de tendreſſe. «

(Elle eſt d'abord un peu piquée de la lettre, & la jette ſur une table.)

Eh, voilà donc l'objet de ſon emportement,
L'objet que j'aime, moi ! Le fat ! L'impertinent !...

Et tantôt, l'excuſant, dans mon erreur extrême,
Je lui croyois l'humeur, le mécontentement
D'un jaloux inquiet, incertain ſi l'on l'aime;
Et c'étoit le dépit, les tranſes d'un amant
Trompé par mon habit, & me craignant moi-même!

(*Riant par réflexion.*)

Eh bien, me fâcherai-je? Oh non, de bonne-foi!
Le moins fou de tous deux ſûrement n'eſt pas moi.

(*Reprenant la lettre, & achevant de la lire avec gaité.*)

» Tout délai m'eſt inſupportable,
» Et ne peut convenir à mon cœur irrité:
» Je vous attends au Parc, & la nuit favorable
» Couvrira nos fureurs de ſon obſcurité. «
J'accepte le cartel: c'eſt la ſeule folie
Qui puiſſe bien répondre à ſon étourderie.
Ah, ce défi me rend toute ma bonne humeur!
Il va cauſer ici la plus vive rumeur,
Charger le Chevalier, pour prix de ſa mépriſe,
De l'indignation de ſa chère Marquiſe,
Me venger de tous deux, dérouter les railleurs,
Et faire de mon bord paſſer tous les rieurs.
Appelons le valet de mon fier adverſaire;
Mais prenons devant lui l'air leſte & raſſuré
D'un cavalier, d'un militaire
Toujours aux combats préparé.

(*Cherchant d'un côté Paſquin, qui ſe montre de l'autre.*)

Holà, Paſquin, holà!

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN.

C'Est bien moi qu'on appelle.

LA COMTESSE, *ſans voir Paſquin.*

Paſquin! (*A part.*) Se cache t-il de honte en cet inſtant,
Inſtruit du billet doux que m'a remis ſon zèle?
(*L'apercevant.*)
Eh bien, que tardes-tu? Qui t'amène en tremblant?
Va, va, raſſure-toi.

PASQUIN.

Que Madame pardonne...

LA COMTESSE, *nobleement.*
(*Elle reprend ſon épée & ſon chapeau.*)

Appelle-moi du nom que ton Maître me donne,
Et dis-lui que j'accepte avec un vrai plaiſir
L'heure & le rendez-vous qu'il a voulu choiſir.

PASQUIN, *étonné.*

Comment, que dites-vous?

LA COMTESSE.

Faut-il te le redire!
Qu'il devine fort bien le motif qui m'attire;
Que ceci ne pouvoit finir mieux à mon gré;
Que ſa conduite eſt bonne, & que j'y répondrai.

Va, ne perds point de tems. Un ou deux coups d'épée
Le feront repentir de ſa folle équipée.
Nous verrons qui des deux fera mieux ſon devoir;
Et je pars à l'inſtant pour le bien recevoir.

(*Elle ſort fièrement, en enfonçant ſon chapeau.*)

SCÈNE XXI.

PASQUIN *ſeul.*

JE reſte ſtupéfait, & la tête m'en tourne :
Je ne ſais plus, ma foi, de quel ſexe il retourne.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

La Scène ſe paſſe dans le Jardin du Château, au clair de lune ſi l'on veut.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHON, VALSAIN.

VALSAIN, *gaiment.*

IL faut mettre par-tout des poſtes avancés,
Que ſur tous les chemins des gardes ſoient placés,
De crainte d'accident. L'aventure eſt comique;
Mais il faut l'empêcher de devenir tragique.

MARTHON, *du même ton.*

Quoi, vous craignez, Monſieur, les ſuites du défi;
Qu'avec le Chevalier la Comteſſe imprudente
Ne ſe batte en champ-clos!

VALSAIN.

J'en ai quelque ſouci:
Elle eſt, pour ne rien craindre, aſſez extravagante.
Mais que fait le Baron? Que dit-il de ceci!

MARTHON.

Il eſt allé trouver Madame la Marquiſe,
Et ſe propoſe bien de l'amener ici :
Il veut ſe ménager l'effet de ſa ſurpriſe.
Il eſt un peu fâché qu'on ſe couche ſi tard ;
Mais le tableau préſent ſourit à ſon regard.
Oui, tout cède en ſon cœur au ſoin de la vengeance,
Au ſoin de détromper ſa Nièce d'un jaloux...
Ils arrivent tous deux : je m'éloigne de vous,
Pour n'être pas ſuſpecte ici d'intelligence ;
Ce ſeroit trop riſquer ; Madame pourroit bien
Approuver votre zèle, en condamnant le mien.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LA MARQUISE, VALSAIN.

VALSAIN.

AH, vous voilà, Baron, & la chère Couſine !
Eh, qui peut vous conduire à cette heure au jardin ?

LE BARON.

Ce qui vous y conduit vous-même à la ſourdine ;
C'eſt le nouvel amour de notre paladin.
Ma Nièce n'en croit rien, & je veux la confondre.

VALSAIN.

Je ne ſais pas s'il aime éperdument :
Mais à des faits qu'aurons-nous à répondre !

Si l'amour en ces lieux les mène en ce moment,
Le rendez-vous eſt pris ; & cette extravagance,
Dont la Marquiſe aime à douter,
(Demandez au Baron qu'on ne peut ſuſpecter)
N'étoit point échapée à mon intelligence.
Oui, j'ai vu d'un premier coup d'œil
Que notre Chevalier plaiſoit à la Comteſſe :
Et femme tendre invite notre orgueil
A promptement répondre à ſa tendreſſe.
Je ſais que ma parente a de bonnes raiſons
Pour être ſur ce fait juſqu'au bout incrédule ;
Et, s'il n'étoit certain, je me ferois ſcrupule
De jeter dans ſon cœur de malheureux ſoupçons.
Mais contre un ennemi qui ne ſait que trop plaire,
Il faut bien être en garde, & s'étayer de tout ;
Et l'amitié ne doit jamais ſe taire.

LA MARQUISE.

La raillerie eſt fort de votre goût,
Et perſonne à vos traits n'échape ;
Mais, comme à tort ſur moi cette fois elle frape,
Vous ſaurez donc, Monſieur Valſain,
Que ne voulant donner mon cœur qu'avec ma main,
J'avoue avec franchiſe, & ſans crainte de blâme,
Un goût qui n'eſt pas fait pour avilir mon ame :
Mais ſi le Chevalier n'eſt pas digne de moi,
Je renonce au projet de lui donner ma foi,
Et viens ici, ſans alarmes, ſans tranſes,
Sans croire à vos extravagances,
Voir tout ce qui ſe paſſe, & juger par mes yeux.

VALSAIN.

Quoi, vous prenez ceci d'un ton bien ſérieux !

Je vous ai parlé, moi, de votre goût, Marquiſe,
Parce que la raiſon, l'honneur, tout l'autoriſe,
Et qu'un projet d'hymen eſt un fort beau projet.
Quant aux amours de la Comteſſe,
A ceux du Chevalier, je ne ſuis qu'indiſcret;
Et ſi le récit vous en bleſſe...

LE BARON.

Elle t'a dit que non... Indiſcret! Eh, de quoi!
Il eſt ſûr qu'en ces lieux tous les deux vont ſe rendre.

LA MARQUISE.

Eh bien, mon Oncle, eh bien, il faut les y ſurprendre!...
Et vous n'en rirez pas plus franchement que moi.

LE BARON.

Paix!... J'entends quelque bruit.

VALSAIN,
(Apercevant le Chevalier.)

Rempli d'impatience,
L'amant arrive le premier.

LE BARON,
(Emmenant Valſain & ſa Nièce.)

Ne troublons pas le Chevalier,
Et retirons-nous en ſilence.

(Ils ſe retirent du côté oppoſé à celui par où entre le Chevalier, & ſe cachent.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER *seul.*

(*Entrant à grands pas.*)

VOILA donc ce myſtère à la fin éclairci...
Bon, il accepte le défi!
Je ne ſaurois penſer à cet excès d'outrage,
Sans des convulſions qui tiennent de la rage;
Et je ne ſais comment, juſtement irrité,
Je pourrai recevoir avec tranquillité
Cet indigne rival dont la lâche entrepriſe,
Enlève à mon amour le cœur de la Marquiſe.
Je le dois cependant... Il vient... contraignons-nous.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE *en homme.*

(*La Comteſſe d'un ton léger toute la Scène, & le Chevalier en homme bouillant & impétueux.*)

LA COMTESSE.

JE ſuis, vous le voyez, exact au rendez-vous.

LE CHEVALIER.

Je n'en ſuis pas ſurpris, Monſieur le Comte.
On peut être étourdi, léger, inconſéquent,
Et brave en même tems. J'y comptois bien.

LA COMTESSE.

Ce compte
Seroit exact assurément,
Si je vous ressemblois.

LE CHEVALIER.

Au fait & promptement.
Je fais ce que je dois.

LA COMTESSE.

Et moi ce qui m'amuse.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qui m'offense.

LA COMTESSE.

Et ce qui vous abuse.

LE CHEVALIER.

En garde!

LA COMTESSE,
(*L'arrêtant de la main.*)

Doucement!

LE CHEVALIER.

Que veut dire ceci!
Nous nous sommes rendus en ce lieu solitaire
Pour vuider nos débats par un brave défi;
Et ce n'est pas le tems d'arranger une affaire.

LA COMTESSE.

Eh oui, c'est un cartel qui nous conduit ici!
Mais il est trop plaisant: permettez que j'en rie.

LE CHEVALIER.

Riez-en vîte, & battons-nous.

LA

LA COMTESSE.

J'ai bien joué des tours aux hommes dans ma vie,
Mais ſans être appelée à pareil rendez-vous.

LE CHEVALIER.

C'eſt qu'ils étoient des lâches ou des fous.

LA COMTESSE.

C'eſt de votre côté qu'eſt toute la folie.
Savez-vous qui je ſuis ?

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien ſavoir.

LA COMTESSE.

Eh, ſi je vous diſois...!

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien entendre.
Sachez en homme vous défendre,
Et ne trompez pas mon eſpoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Avec les preuves qu'il demande
Et celles qu'il refuſe, il eſt embarraſſant.

LE CHEVALIER.

Oh, c'eſt trop différer, quand l'honneur vous commande!

LA COMTESSE, *à part.*

Si l'on venoit à moi dans ce moment preſſant...!

LE CHEVALIER.

Et, ſi vous héſitez encore un ſeul inſtant,
Je vous prendrai, Monſieur, ſans plus de politeſſe,
Pour une femme...

LA COMTESSE.

Eh bien, vous y voici!

LE CHEVALIER, *n'ayant pas écouté.*

Et je raconterai par-tout votre foibleſſe.

LA COMTESSE.

Vous n'en convaincrez pas, en m'attaquant ainſi.

(*A part.*)

Bon, j'entrevois Valſain! Çà, reprenons courage!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, VALSAIN.

(*Valſain ſort de la couliſſe, fait ſigne à la Comteſſe de ſe battre, & ſe retire auſſi-tôt.*)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

ET ſoutenons l'honneur du ſexe féminin.

(*Haut.*)

Eh bien, j'ai donc voulu temporiſer en vain,
Traiter ceci de badinage,
Ménager la Marquiſe, & vous tout le premier!
Vous voulez un combat, un combat ſingulier,
Et qu'il ſoit déciſif, pour finir vos alarmes.

(*Tirant ſon épée.*)

Il faut vous contenter... Me voilà ſous les armes.
Attaquez ou parez; je vous laiſſe le choix.

LE CHEVALIER,

(*Tirant auſſi ſon épée.*)

Voilà parler en brave, & je vous reconnois.

LA COMTESSE.

L'ardeur qui vous anime a paſſé dans mon ame.

(*Elle enfonce ſon chapeau, & ils ſe pouſſent quelques bottes.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, VALSAIN, LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

(*Ces deux derniers entrent d'abord.*)

MARTHON.

MISÉRICORDE! A l'aide, au ſecours, au ſecours!

LE BARON.

Quoi, l'épée à la main, attaquer une femme!

LE CHEVALIER.

Vous êtes dans l'erreur, & j'attaque les jours
D'un cavalier qui vous offenſe,
Dont la Marquiſe écoute les amours:
Et la victime eſt due à ma vengeance.

VALSAIN.

Eh mais, y penſes-tu! Quelle eſt ta viſion!
Ce fier rival eſt la Comteſſe
Qui ne doit dans les cœurs porter d'émotion
Que le trouble charmant qu'inſpire la tendreſſe.

LE BARON.

Et vous, Comteſſe, à votre tour,
Quelle eſt donc votre frénéſie!
Au lieu d'éclairer ſon amour,
Sa triſte & ſombre jalouſie,
Vous bravez ſes fureurs, & vous vous expoſez...!

LA COMTESSE.

Lorſque j'ai vu ſes ſoupçons inſenſés,
J'ai voulu les payer d'une égale folie,
Et mettre ainſi le comble à ſon illuſion:
Mais, témoin attendri de ſa confuſion,
Je me repens déja de mon étourderie,
Et je veux que ceci me ſerve de leçon.

(*Au Chevalier.*)

Je conviens avec vous que je ſuis un peu folle,
Que je ſaiſis vos airs & votre ton frivole:
Mais comment ai-je pu troubler votre raiſon;
Et quand j'ai pris tantôt la fuite à votre vue,
Quand tout-à-l'heure encor, là, non moins éperdue,
J'évitois, Chevalier, ce combat inégal
Que vous me préſentiez en cavalier loyal,
Pouviez-vous à ces traits méconnoître une femme!
Reprenez vos eſprits...

LE CHEVALIER.

Se pourroit-il, Madame...!

VALSAIN.

Bon, il en doute encor!

LA COMTESSE, *en riant.*

Je ne puis, en honneur,
Aller plus loin pour vous tirer d'erreur.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Eh bien, que dites-vous de cette extravagance,
De ces emportemens?

LE CHEVALIER.

Que dirai-je, ſinon
Que j'ai perdu par vous, ſens, eſprit & raiſon,
Que j'ai laſſé votre indulgence,
Et que l'excès de ma démence
Ne mérite pas de pardon!
Je n'entreprendrai pas d'excuſer ma foibleſſe.
Si, malgré vos vertus, votre délicateſſe,
Je n'ai pu vous aimer ſans trouble & ſans effroi,
Rien ne peut me changer; & je ſens que je doi
Renoncer à l'amour qui n'eſt pas fait pour moi.
Vous, Comteſſe, excuſez un aveugle délire
Dont ma confuſion venge aſſez vos appas.
Mais, après cet aveu, ne vous offenſez pas
Si j'oſe librement vous dire:
A mes regards pourquoi vous maſquiez-vous!
J'aurois à la beauté rendu mon juſte hommage;
Et vous n'auriez fixé que les ſoins d'un jaloux.
A l'amant qui perd tout pardonnez ce langage.

(*A la Marquiſe.*)

Adieu, Madame, adieu : je cède à ma douleur :
En m'éloignant de vous, je vous laiſſe mon cœur.

(*Il ſort.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

LE BARON, LA MARQUISE, LA COMTESSE, VALSAIN.

LE BARON.

SANS cette jalouſie, il ſeroit un bon diable,

(*A ſa Nièce.*)

Et je le retiendrois... Mais quel trouble t'accable !
Pourquoi cet œil en pleurs & ce front rembruni ?
De la fuite d'un fou tu parois bien émue !

LA MARQUISE.

Mon cher Oncle, avec lui, j'ai bien pris mon parti,
Je ſerois malheureuſe, & j'en ſuis convaincue :
Mais peut-on aiſément briſer les plus beaux nœuds,
Suivre de la raiſon le conſeil rigoureux ?
Non ; la victoire eſt cruelle & pénible :
Et, quand il faut quitter le plus fidèle amant,
La paix, la paix, hélas, rentre bien lentement
Dans le cœur agité d'une femme ſenſible !

VALSAIN,

(Au Baron & à la Comteſſe.)

Faut-il ſur tout ceci vous parler franchement,
Moi, je ne crois pas trop à ſon éloignement,
Encor moins au courroux de la chère Couſine;
Et, ſans être ſorcier, aiſément je devine
Qu'elle fait déja grace à ſes emportemens.
Tenez, lorſque l'on aime, on pardonne long-tems.

Fin du cinquième & dernier Acte.

J'Ai lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant général de Police, *le Jaloux*, *Comédie en cinq Actes*, *en vers libres*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris, ce 21 Février 1784.

Signé, SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. A Paris, ce 23 Février 1784. *Signé*, LENOIR.

On trouve chez la veuve DUCHESNE, *Libraire, les Pièces ſuivantes du même Auteur, toutes jouées ſur le Théâtre de la Nation.*

HEUREUSEMENT,
LA MANIE DES ARTS,
HILAS ET SILVIE,
LES VALETS MAITRES DE LA MAISON,
L'AMOUR FRANÇAIS,
} Comédies en un Acte.

Et

LES AMANS GÉNÉREUX, Comédie en cinq Actes.

De l'Imp. de CL. SIMON, Imprimeur, rue St-Jacques, près St-Yves, N°. 27.

REGISTRATO
L 383